

LA
MAITRESSE LÉGITIME

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

M. LOUIS DAVYL

ÉDITION NOUVELLE



PARIS

TRESSE ÉDITEUR

GALERIE DE CHARTRES, 10 ET 11

PALAIS-ROYAL

MDCCLXXIV

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

11739.aa 5

LA

MAITRESSE LÉGITIME

COMÉDIE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national de l'Ordon
(second théâtre français) le 5 décembre 1874.

PERSONNAGES

JEAN DULUC.....	MM. POREL.
ANDRÉ DALESME.....	MASSEY.
M. BOULMIER.....	G. RICHARD.
DEMEUVE.....	TALIER.
VERNIER.....	VALDEL.
LEGIFLÉ.....	FRANÇOIS.
GOURDET.....	TOURÉ.
COUPRY.....	FRÉVILLE.
DELBARRE.....	AMAURY.
GÉROME.....	MOUREL.
JOSEPH.....	ERREST.
MARTHE.....	M ^{lles} L. LEBLANC.
GENEVÈVE.....	B. BARRYA.
MADAME COUPRY.....	CROSIER.
AMÉLIE.....	C. COLLAS.
VICTOIRE.....	CÉRON.



S'adresser pour la mise en scène à M. le régisseur général du théâtre national de l'Odéon.

La représentation de cette pièce ne peut avoir lieu qu'avec l'autorisation formelle et par écrit de M. Peroglio, agent général de la société des auteurs et compositeurs dramatiques, demeurant à Paris, rue Saint-André, n° 30.

LA

MAITRESSE LÉGITIME

ACTE PREMIER

Une vaste salle à la campagne donnant sur un jardin. Meubles Louis XIII, grande cheminée, bahuts, falences, potiches, bronzes, tableaux, armes de toutes sortes appendues à une colonne. Un grand luxe d'arrangement. Un escalier intérieur, au fond, à gauche, monte six marches, se repose à un palier, tourne carrément vers le spectateur et va engager ses autres marches dans la porte du premier étage. Un grand paravent à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, VICTOIRE.

VICTOIRE, faisant son compte de dépenses.

Je m'aperçois bien qu'on me trompe et qu'on me compte tout trop cher.

MARTHE.

Oui, Victoire, et je trouve un écart de plus de cent francs entre la dépense d'aujourd'hui et celle du mois dernier.

VICTOIRE.

Ah ! si madame savait combien il est difficile de les empêcher de gaspiller, ces paysans ! La fille de basse-cour, par exemple, vient d'inaugurer un sixième repas. Ça se fait à deux heures ! Elle appelle cela le petit goûter.

MARTHE.

Eh ! bien, veillez-y, ma fille, car si monsieur est venu habiter la campagne, c'est pour économiser : ne perdons pas cela de vue.

VICTOIRE.

Qu'est-ce que ça leur fait à eux ? Vous êtes des bourgeois, c'est-à-dire bons à mettre au pillage ! ils croient

monsieur très-riche, et si, par pluie, glace ou soleil, il part tous les matins à six heures pour Paris, c'est, disent-ils, qu'il s'ennuierait ici à ne rien faire ! Chez eux ces gens sont levés avant l'aurore et c'est à peine si j'arrive à les tirer du lit pour le départ de monsieur... Ah ! la vilaine race ! Mieux vaut encore les domestiques de Paris, et le bureau de placement !

MARTHE.

Redoublez de vigilance, Victoire, je vous le répète ; la maison est lourde et nous ne sommes pas riches.

Entrée de Duluc, costume campagnard. Gilet, chapeau à larges bords, le fusil à la main.

SCÈNE II

LES MÊMES, DULUC.

DULUC, à la cantonade, s'adressant à son chien.

Restez ici, Vortex ! Pas un pas de plus, misérable ! Puisque je te dis que tu n'es pas invité ! (Entrant.) Je crois qu'après avoir consigné le chien à la porte le maître peut se présenter sans indiscretion. (Tirant le gibier de ses poches.) Trois perdreaux et un lièvre, cinq coups de fusil. Ma parole d'honneur, je ne mens pas de plus de moitié. Bonjour, ma mie ! (Une poignée de main à Marthe.) Victoire, nous avons causé dans le temps d'un pâté de lièvre, mais si je m'en souviens, nous sommes en désaccord sur les épices. Voilà le cadavre, je vous le livre... Si ça n'est pas hors ligne, je vous arrache votre cordon bleu et je m'en fais des jarretières...

VICTOIRE.

Ah ! monsieur Duluc, vous voudrez bien faire un petit tour à la cuisine.

DULUC.

J'irai au moment solennel ! Souvenez-vous, Victoire, tout est dans le point de sauce, le reste n'est rien ! Venez dans ma cabane, vous me verrez à l'œuvre.

VICTOIRE.

Voilà le journal d'aujourd'hui.

DULUC.

Merci, je l'ai lu hier.

Victoire sort.

SCÈNE III

MARTHE, DULUC.

DULUC, arrangeant son fusil.

Bonne cuisinière, mais elle se sert trop du manuel; pas d'inspiration! pas d'inspiration!

MARTHE.

C'est plus que cela, mon ami, c'est un serviteur fidèle...

DULUC.

Elle résume le type! C'est la perle dont parle madame Aglaé Adamson, ce Dangeau de la maison de campagne.

MARTHE.

Bon livre, Jean! bon livre!

DULUC.

Oui, cette ménagère en manches à gigot a élevé la fricassée de poulet à la hauteur d'une découverte!... Je la fais mieux qu'elle, moi, la fricassée de poulet! Elle ne cuisine pas, madame Adamson, elle officie!... (Allant poser son fusil au fond.) Ah! à propos, quand vous allumerez les bougies, ce soir, vous pourrez en faire brûler une à mon intention...

MARTHE.

Comment?

DULUC.

Près de l'ermitage, je viens de rencontrer tout à l'heure ce vieux pique assiette de Gourdet et notre ami Delbarre. Ils venaient tranquillement ici avec mademoiselle Tambour de Basque.

MARTHE.

Qui est cela, mademoiselle Tambour de Basque?

DULUC.

La muse du bruit et du carillon que Delbarre a ravie à l'Olympe... des Délassements! Je leur ai dit que Dalesme était en Angleterre, Belle-Fourchette n'a pas paru content, il espérait dîner. (S'asseyant.) Ah! qu'on est donc bien là! Il n'y a que vous, mes enfants, pour avoir des fauteuils pareils! On pourrait se mettre plusieurs là-dans!... Ce n'est pas un siège, c'est un dortoir... A quelle heure arrive André?

MARTHE.

Vous savez qu'il n'est pas venu depuis trois jours ?

DULUC.

Trois jours !

MARTHE, soupirant.

Les affaires !

DULUC.

Oui, les affaires ! ce monstre qui le dévorera... Ne serait-il pas des millions de fois plus heureux ici, tranquille, sans souci, travaillant à sa guise, plutôt que d'aller user son existence entière dans cette lutte absorbante de l'ambition et de l'argent ? Dites-lui donc de se reposer.

MARTHE.

Se reposer, mais ne savez-vous pas que le repos pour lui serait la ruine ? Il faut être là, toujours, sans cesse ! Chaque jour est une bataille et tous les lendemains ne sont pas une victoire.

DULUC

Vous ne sauriez croire, ma mie, combien je vous admire : à votre âge vous êtes exilée volontairement ici, à la campagne, sans distraction, sans plaisir....

MARTHE.

Un mot explique tout; j'aime André.

DULUC.

Je le sais bien, mais encore.

MARTHE.

Croyez-vous que dans les commencements rien en moi ne s'est révolté ? quand je le savais quatre ou cinq jours loin de chez nous, au milieu de tant de séductions, sollicité par tant de circonstances ; mais j'avais la foi, j'ai cru en lui et j'ai vaincu la jalousie.

DULUC.

A coups d'orgueil, je connais cela.

MARTHE.

Je suis donc bien orgueilleuse ? Je n'en ai pas le droit cependant.

DULUC.

Vous êtes fière et, croyez-moi, ne le sont vraiment que ceux qui ont le droit de l'être. Ma chère Marthe, puisque

nous en sommes là, permettez-moi une question, et n'y voyez surtout pas autre chose que la curiosité légitime de ma profonde amitié.

MARTHE.

Je sais ce que vous allez me demander. Pourquoi depuis dix ans que vous vivez avec Dalesme ne vous a-t-il pas épousée ?

DULUC.

C'est vrai, cela m'étonne étrangement, et surtout d'un homme qui vous aime et, comme lui, vous entoure de tant de respect et d'estime.

MARTHE.

Je suis mariée !

DULUC.

Pardon, Marthe, pardon !

MARTHE.

Et mal mariée, mon pauvre ami !

SCÈNE IV

LES MÊMES, VERNIER, entrant par le fond.

DULUC.

Tiens, Vernier !

MARTHE.

Ah ! la bonne surprise ! André est avec vous ?

VERNIER.

Non, et même depuis hier, je le cherche inutilement...
Bonjour, Duluc.

DULUC.

Bonjour, cher ami.

Poignée de main.

VERNIER.

Ma chère Marthe, si je suis venu, c'est à cause de vous ; j'ai à vous parler.

MARTHE.

C'est un secret ?

VERNIER.

C'est une nouvelle.

DULUC, souriant.

Je veux bien m'en aller, mais donnez-moi votre parole d'honneur que vous me la direz après... Si madame a besoin de moi, je suis à la cuisine... ne me faites pas trop attendre; Victoire manque absolument de conversation.

Il sort.

SCÈNE V

MARTHE, VERNIER.

MARTHE.

Voyons, monsieur l'avocat, votre cliente écoute :

VERNIER, très-affectueusement.

C'est à mon amie que je parle. Je viens de vous dire que j'avais inutilement cherché Dalesme depuis deux jours; je voulais avoir des renseignements exacts sur sa situation en face des banquiers Wilson. — Leur doit-il de l'argent ?

MARTHE.

Cent mille francs.

VERNIER.

De quand date cette obligation et de quelle façon a-t-elle été souscrite?... Ne vous étonnez pas si j'insiste, mais la chose en vaut la peine et vous allez le comprendre. Les Wilson liquident...

MARTHE.

Oh ! les pauvres gens ! Monsieur Wilson a été le premier banquier de Dalesme, et un jour que l'usine avait besoin de cent mille francs, il les lui avança de la façon la plus gracieuse; mais un instant vint où des pertes considérables obligèrent messieurs Wilson à prendre un associé et à s'interdire l'escompte de tout papier de commerce... Pour nous, ce fut un coup de foudre... Je dis nous, mon cher Vernier, car il n'a pas eu une douleur qui n'ait été mienne; j'ai éprouvé le contre-coup de toutes ses angoisses, de toutes ses tortures.

VERNIER.

Je sais que vous avez été un ange pour lui.

MARTHE.

Un jour, il se souvint d'un homme riche à millions et

qui était dans la haute banque. — Ils étaient de la même ville, les familles se connaissaient, leurs mères s'étaient aimées ! Il m'en parla. — Ah ! que d'efforts, cher ami, avant de l'y trainer, car je l'y ai traîné, je puis le dire. Sous ses apparences d'audace, Dalesme cache une impressionnabilité immense ; il a ce que j'appellerai la pudeur de l'argent. — Demander lui est impossible... Bref !.. monsieur Demeuve se chargea de l'escompte et remplaça messieurs Wilson. Quant à ces derniers, Dalesme leur a souscrit une reconnaissance de cent mille francs avec quatre ans pour payer.

VERNIER.

Alors, il est en mesure ; tant mieux, j'avais peur.

MARTHE.

Rien à craindre, je crois...

VERNIER.

C'est probable.

MARTHE.

Voyons la nouvelle maintenant ?

VERNIER.

Chère amie, j'ai à vous annoncer une chose grave.

MARTHE.

Vous m'effrayez ! Ce n'est pas un malheur ? Rien ne menace André ?

VERNIER.

Comme vous l'aimez !

MARTHE.

Plus aujourd'hui qu'hier, et demain plus qu'aujourd'hui, si c'est possible.

VERNIER.

Eh bien, ma bonne Marthe, la nouvelle que je vous apporte va vous permettre de l'aimer librement, ouvertement et aux yeux de tous. — Vous êtes veuve : Régis est mort !

MARTHE.

Mort !

VERNIER.

Oui, chez un de nos amis, où, exténué de débauche et de misère, il était venu chercher un dernier asile.

MARTHE.

Pauvre! seul! désespéré! Il a dû me maudire!...

VERNIER.

Les joueurs ne maudissent que l'infidélité de la chance!... Lorsqu'il vous abandonna, il y avait encore en lui un reste de gentilhommerie et comme un dernier reflet de son éducation; mais depuis longtemps déjà tout s'était effondré! Soyez sans remords, Marthe, rien n'eût pu le sauver de lui-même, ni vous, ni personne; mes amis et moi avons fait pour cela d'inutiles efforts.

MARTHE.

Cette nouvelle m'accable. J'ai manqué à tous mes devoirs, j'ai succombé, et la vertu est de vaincre.

VERNIER.

Mais rappelez-vous donc les tortures qu'il vous a imposées; la liberté que je vous apporte, vous ne l'avez pas gagnée, vous l'avez conquise, et puisque aujourd'hui...

MARTHE.

André m'épousera, oui, Vernier, oui, il m'épousera, mais cet honneur, cette félicité, les ai-je mérités?

VERNIER.

Oui, vous en êtes digne, et si vous vous refusiez à cet honneur, comme vous l'appellez, André serait là pour vous y obliger... Pas de fausse honte, pas de scrupules exagérés, vous êtes une honnête femme comme monsieur Dalesme est un honnête homme.

MARTHE.

Merci. André sait cette nouvelle?

VERNIER.

Non! il l'ignore.

MARTHE.

Promettez-moi de ne lui en rien dire; laissez-moi la lui annoncer.

VERNIER.

Comme je vous le disais en entrant, il y a quelques jours que je ne l'ai vu. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'est chez un de nos clients, un monsieur Boulmier.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DULUC, qui a écouté en entrebâillant la porte.

DULUC.

Boulmier ! qui a prononcé ici le nom de Boulmier ! Boulmier le marchand de fer de la rue Saint-Antoine : Boulmier dont le refrain est : Des affaires, toujours des affaires !... Isidore Boulmier, venu jadis habillé de trous chez mon père, et qui chausse aujourd'hui des bas de soie sur des mollets de porte-faix ! Une âme de laquais sous une lévite de millionnaire !... Ah ! Dalesme va chez Boulmier ?...

VERNIER.

Il est tout naturel que Dalesme qui est un de nos premiers mécaniciens, soit en relations fréquentes avec Boulmier, le plus riche marchand de métaux de Paris. Ah ça ! mais vous-même, Duluc, vous le connaissez donc ?

DULUC.

Vous devez vous en apercevoir ! Si aujourd'hui je suis pauvre, c'est à ce digne monsieur que je le dois. Il devrait s'appeler la ruine, ce Boulmier-là !... Oui, mes amis, je le connais. Il a ruiné mon père qui l'avait élevé. Il a commencé par lui et il a fini par moi. Sa caisse avale tout et digère tout. Il m'a dévoré, moi, qui vous parle ; et cependant, je vous prie de le croire, je me suis présenté de travers.

VERNIER.

Vous ne nous aviez rien dit de cela.

DULUC.

J'ai assez de mon présent pour attrister mes amis avec le passé... aujourd'hui, mes enfants, je vous crie : Casse-coul... c'est mon devoir. Ma fortune a émigré dans cette maison. Vernier, si vous l'y rencontrez, l'ingrate, donnez-lui donc ma nouvelle adresse : Jean Duluc, braconnier à la lisière de la forêt de Sénart.

VERNIER, montrant le fusil.

Quoi ! vous chassez ?...

1.

DULUC.

Le port d'armes ! c'est ce qui effraye le gibier ! Ah ! c'est un joli gredin votre client, et avec cela candide ! Il avait une fille ; à qui ressemble-t-elle ? Elle était gentille étant petite, mais à force de regarder son père, elle a dû enlaidir !

VERNIER.

Vous vous trompez, elle est ravissante.

DULUC.

Allons, encore un atout de plus dans son jeu ! Moi, je n'en ai plus, il me les a tous pris !...

VERNIER.

Adieu, Marthe.

MARTHE.

J'ai votre parole.

VERNIER.

Entendu !... (A Duluc.) Vraiment ! je pars à regret ! je serais ravi d'habiter un aussi joli séjour ! On voudrait y passer sa vie !

DULUC, riant.

Voulez-vous bien vous taire ?... Ah ! Parisiens, comme je vous connais, vous... et vos goûts champêtres !... L'adorable chose que la campagne ! Doit-on vivre heureux ici !... J'ai toujours rêvé habiter dans les bois ! (Changeant de ton.) Il n'y a pas une heure qu'ils sont débarqués, qu'ils vous demandent : quand passe le train ?

VERNIER, riant.

Vous m'accompagnez, Duluc ?

DULUC.

Parfaitement, jusqu'à votre voiture.

VERNIER.

Nous passerons par les bois.

DULUC.

Alors, mon cher, prenez un couteau.

VERNIER.

Comment ?

DULUC.

C'est de tradition !... Jamais un Parisien n'a été dans les bois sans vouloir se couper une canne !

Il sort avec Vernier.

SCÈNE VII

MARTHE, accablée.

Mort !... André ne viendra donc pas ! va-t-il me laisser encore seule toute cette longue soirée ! Trois jours qu'il est absent et pas de nouvelles, pas de lettres, rien !... J'ai besoin de le voir, de le sentir près de moi... Je ne me crois pas la force de garder ce secret. Mon âme succombe sous le poids d'une tristesse immense, tout m'agite, un bruit me fait tressaillir... (Allant vers le fond.) Et cette voiture qui à chaque train revient vide !... O solitude ! que parfois tes heures sont lourdes... (André a ouvert la porte et s'avance lentement.) André !... (Elle se précipite vers lui.) Ah ! cher aimé ! te voilà ! Enfin !

SCÈNE VIII

ANDRÉ, MARTHE.

ANDRÉ.

. Tu pleures ?

MARTHE, s'essuyant les yeux.

Non, ce n'est rien ; des folies ! tu sais, parfois les femmes sont tristes, on ne sait pas souvent pourquoi. Mais tu es là, je t'ai, je suis consolée ! Regarde, je ris, je suis heureuse !

ANDRÉ

Merci ! Moi aussi, je t'aime !

MARTHE.

Je le sais bien. Encore tes maudites affaires qui t'ont retenu ?

ANDRÉ.

Si j'avais pensé rester si longtemps loin de toi, je t'eusse fait prévenir ; mais tu sais, on croit toujours qu'on va partir dans une heure, et puis les circonstances vous en empêchent, les obligations se succèdent... enfin...

MARTHE, l'emmenant sur le canapé.

Tu es triste, mon André... Voyons ! assieds-toi là près de moi, dis-moi tout ! Pauvre tourmenté, raconte.

ANDRÉ.

Je suis plein de préoccupations : voilà l'heure qui approche, où je saurai si ma charrue va réussir. Ah ! si je réussis, ma chère bien-aimée, je serai libre ! Comprends-tu bien ce que cela veut dire pour moi, être libre ?... Moi qui depuis dix ans suis l'esclave des hommes, des circonstances, de l'argent ! Oh ! oui ! être libre !

MARTHE.

J'ai confiance, sois de même, aie courage ! Et puis, si par hasard, le résultat trompait ton attente, est-ce que tu n'as pas Marthe pour te consoler, pour t'aimer ?... C'est une si bonne chose un cœur près de soi et sur lequel on peut s'appuyer. André, tu l'as dit souvent jadis : Puisque nous nous aimons, qu'importe le reste ! Car tu m'aimes, n'est-ce pas ?

ANDRÉ.

Si je t'aime !

MARTHE.

Tu m'aimes toujours, comme autrefois, je suis bien ta vie, ton âme, ton cœur, ton tout ! Tu sais que tu peux compter sur moi, je suis à toi complètement, sans limite, sans borne, absolument.

ANDRÉ.

Oui, ma chère femme, je le sais.

MARTHE.

Il faut penser aussi que je n'ai plus que toi. En dehors de toi, rien ! la solitude, le néant ! Tu es pour moi le monde qui m'a répudiée, la famille que j'ai perdue, la considération, en un mot tout ce que ma faute m'a ravi, tout ce que je n'ai plus.

ANDRÉ, se levant.

Pourquoi te laisser aller encore à ces pensées ; tu me dis d'être fort et tu manques de courage.

MARTHE.

C'est vrai... j'ai tort... pardonne...

ANDRÉ.

Te pardonner ! C'est moi qui ai besoin de pardon. (Un silence). Marthe, j'ai un grand sacrifice à te demander.

MARTHE.

Un sacrifice ! Dis vite ! qu'est-ce que c'est ?

ANDRÉ.

Je n'ose pas, car j'ai été faible, mais je n'ai pu faire autrement...

MARTHE, inquiète.

Parle, mais parle donc ?

ANDRÉ.

Pour une autre, ce ne serait rien, mais pour toi... Monsieur Demeuve, mon banquier, a su que je possédais cette maison de campagne... Il m'a fait prévenir de l'y attendre aujourd'hui, qu'il y viendrait me voir à quatre heures... simple curiosité probablement....

MARTHE.

Eh bien ?

ANDRÉ.

Tu ne comprends pas ! C'est vrai, tu ne saurais comprendre. (Silence). Monsieur Demeuve croit que j'habite... seul...

MARTHE.

Assez ! André. C'est vrai, je ne suis pas votre femme et je dois me retirer.

ANDRÉ.

Marthe, excuse-moi..

MARTHE.

Vous n'avez pas besoin d'excuses... Soyez sans impatience, André... dans un moment, je ne serai plus ici... (A part.) Ah ! folle ! et moi qui allais tout lui dire.

Elle sort.

SCÈNE IX

ANDRÉ, seul.

Il cherche partout ce qui peut dénoter une femme et décroche une ombrelle, un chapeau, il marche à grands pas et, ne sachant qu'en faire, il jette tout avec un métier à broder derrière un paravent. — Marthe, du haut de l'escalier, le regarde. — Ceci se passe à la fin du monologue.

Pauvre femme ! quel coup je viens de lui porter !... Elle souffre dans son amour ! Pour moi il y va de l'hon-

neur!.. Ah! si elle savait la situation des Wilson! Si elle savait que je suis sous le coup d'un remboursement immédiat, car les quatre ans, c'était parole donnée, mais il n'y avait rien de signé... Eux et moi avions compté sans le malheur!! Oh! les positions irrégulières! les situations fausses!

SCÈNE X

ANDRÉ, MARTHE est descendue sans qu'il la voie et aperçoit tout le jeu de scène.

ANDRÉ.

Prenez pitié, Marthe, je suis si malheureux!

MARTHE.

Vous n'avez nul de besoin de pardon : je ne suis pas chez moi, je suis chez vous. L'heure est venue que j'en sorte, je m'en vais.

ANDRÉ.

Mais où vas-tu?

MARTHE, sortant à gauche.

Je vais où l'on pleure.

Duluc paraît. — Elle sort.

SCÈNE XI

ANDRÉ, DULUC.

DULUC.

Mais qu'a donc Marthe? Et qu'y a-t-il?

ANDRÉ.

Il y a qu'elle part!

DULUC.

Elle?

ANDRÉ.

Ah! si tu pouvais comprendre dans quels liens inextricables je me débats! Monsieur Demeuve sera ici tout à l'heure, il m'en a fait prévenir... Il ignore mes rela-

tions avec Marthe, et les mettre en présence me placerait dans la position la plus désobligeante. Tu connais les bourgeois, leurs scrupules, leur pudeur... Il serait homme à croire que Marthe me ruine et à me couper le crédit dont à cette heure j'ai plus besoin que jamais.

DULUC.

De sorte, mon cher Dalesme, que ce sac d'écus chasse de chez elle cette pauvre créature ?

DALESME.

Ah ! voilà bien tes exagérations. Chassée ! chassée ! parce qu'elle s'en va pour une heure.

DULUC.

Tu sais si je déteste les gens qui font de la morale ; mais tu n'avais pas le droit de causer cette humiliation à cette honnête femme par qui chaque minute est employée à te faire la vie douce et facile.

ANDRÉ.

Tout cela est commode à dire, mais comment faire ?

DULUC.

Comment faire ? Mais si tu n'as pas assez d'énergie, si tu n'as pas le courage d'imposer tes affections, il fallait créer un obstacle, faire surgir un empêchement, trouver un prétexte. Mais renvoyer de chez toi cette chère Marthe, ah ! c'est mal, Dalesme, c'est très-mal ! Où est-elle allée ?

ANDRÉ.

Je ne sais. Elle se rend chez toi, peut-être.

DULUC.

Je cours la rejoindre. Il ne sera pas dit que Jean Duluc manquera jamais à son devoir d'ami... Tiens, voilà Demeuve qui descend de voiture. Allons, souriez, esclave, voici votre maître.

Il sort.

SCÈNE XII

ANDRÉ seul, puis DEMEUEVE, BOULMIER et
GENEVIEVE.

ANDRÉ, allant vers la porte du fond.

Allons ! blâmé de tous ! Et ce qu'il y a de plus cruel, c'est qu'ils ont tous raison.

DEMEUVE, donnant le bras à Geneviève.

Bonjour, mon cher André.

ANDRÉ.

Vous, mademoiselle!

BOULMIER.

Vous ne nous attendiez pas, mon cher monsieur Dalesme. Voici ce qui est arrivé : Demeuve déjeunait à la maison, il m'a dit qu'il venait à votre campagne... Fille avait envie de faire une promenade en voiture, le temps est superbe, trois petites lieues, ce n'est pas long et nous voilà!... (Bas.) Nous ne mettons personne en fuite?

ANDRÉ.

Mademoiselle, soyez la bienvenue dans ma demeure, et croyez que c'est pour moi un grand honneur de vous y recevoir.

GENEVIÈVE.

C'est pour moi un plaisir de m'y trouver.

BOULMIER.

Ah ça! dites-moi donc, pourquoi ne vous voit-on plus, vous? Vous nous aviez fait espérer que vous viendriez dîner avant hier, mais vous vous appauvrissez à promettre et vous vous enrichissez à ne pas tenir; au reste, mon cher, nous vous avons attendu les dix minutes de rigueur, pas une seconde de plus. A sept heures un quart nous étions les pieds sous la table.

ANDRÉ.

Il ne faut pas m'en vouloir, je n'ai pu...

BOULMIER.

Ce n'est pas à moi qu'il faut présenter vos excuses, c'est à fille.

ANDRÉ.

Mademoiselle, je n'avais pas promis...

GENEVIÈVE.

Je m'en suis bien aperçue. Si vous voulez être pardonné, il faut nous donner votre parole d'honneur de venir mardi dîner et passer la soirée à la maison.

ANDRÉ.

Je vous la donne, mademoiselle, je vous la donne.

DEMEUVE.

Mais c'est très beau chez vous, Dalesme... Vous êtes

un véritable artiste, cela se voit. Vous ne nous aviez jamais parlé de cette propriété. Il y a longtemps que vous demeurez ici ?

ANDRÉ.

Quatre ans, monsieur.

BOULMIER.

Et c'est à vous ?

ANDRÉ.

A peu près, moins quelques mille francs rédus.

BOULMIER, à part.

Redus ! ah ! ça, c'est ennuyeux ! (Haut.) Est-ce grand ?

ANDRÉ.

Un hectare et demi.

DEMEUVE.

Mais vous avez là des objets remarquables. J'y vois des signatures de maîtres.

ANDRÉ.

Des œuvres de jeunesse, des souvenirs de camarades, car je n'aurais guère les moyens de m'offrir de si coûteuses fantaisies.

GENEVIEVE, après avoir beaucoup examiné.

Monsieur, permettez-moi de vous exprimer mon admiration. Tout cela est d'un goût parfait. Quelle main de fée a présidé à cet arrangement ? Monsieur Demeuve, regardez donc quelle harmonie ! comme cette colonne fait bien, ces vieilles armes, ces tableaux ; oh ! les beaux vitraux et quelle ravissante couleur ils donnent à toutes ces anciennes faïences !... La belle chose ! Vous êtes un homme de goût, monsieur Dalesme.

ANDRÉ.

Je suis grandement flatté de votre appréciation, mademoiselle. Je vous rends mille grâce.

BOULMIER.

C'est égal, à votre âge vous devez vous ennuyer ici tout seul ?

ANDRÉ.

Je n'y suis guère que le soir, et encore j'ai un petit atelier au fond du jardin où souvent je travaille.

BOULMIER.

Oui, c'est vrai, vous êtes un inventeur. Prenez-y garde, tous les inventeurs se ruinent.

ANDRÉ.

J'espère que ce n'est pas une prédiction.

BOULMIER.

Ah ! que j'en ai connu d'inventeurs ! mais enfin vous me direz qu'il faut bien qu'il y en ait... celui qui a inventé le télégraphe électrique, par exemple ; eh bien, on ne sait même pas son nom. Travaillez pour le commerce, jeune homme, c'est le seul moyen de s'enrichir. Je n'ai rien inventé, moi Isidore Boulmier, et cependant j'ai fait ma pelote, mais aussi voilà ma grande devise : des affaires !... des affaires... toujours des affaires ! sans cela rien !

DEMEUVE.

Dalesme, y aurait-il indiscretion à vous demander à voir le jardin, les dépendances ?... nous causerons après.

ANDRÉ.

Je suis à vos ordres.

BOULMIER, à part.

Un hectare et demi. C'est grand comme un mouchoir de poche. (Haut). Qu'est-ce que ça vaut l'arpent ici ?

ANDRÉ.

Mille francs au moins.

BOULMIER.

C'est déjà quelque chose ! conduisez-nous, nous vous suivons... Fille, veux-tu venir ?

GENEVIÈVE.

Merci, mon père, mais je suis un peu fatiguée et avec la permission de monsieur, je resterai ici, et je m'y reposerai. Je m'y plais, je m'y trouve bien.

ANDRÉ.

Mademoiselle, vous avez là des livres, des albums.

GENEVIÈVE.

Merci !

DEMEUVE.

Geneviève, nous reviendrons vous prendre tout à l'heure.

BOULMIER.

Allons voir tout cela !

Ils sortent.

SCÈNE XIII

GENEVIÈVE, seule, elle se dégage.

Tiens ! des journaux de modes chez un garçon !... C'est charmant ici, quel calme, quel repos ! ce n'est pas comme à notre campagne où il se fait plus de bruit que sur le boulevard et plus d'affaires qu'à la petite bourse ! Oui, j'y serais heureuse ici ! C'est un rêve, ce ne sera jamais ! D'abord, je ne lui plais pas du tout !... Quand il me parle, je sens que son esprit est ailleurs ! Madame Dalesme ! un joli nom !

SCÈNE XIV

GENEVIÈVE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Mademoiselle, j'ai demandé à monsieur votre père, la permission de cueillir ces roses pour vous, me ferez-vous la grâce de les accepter ?

GENEVIÈVE.

Je les garderai comme un souvenir de ma promenade. Quand je serai partie, je reverrai en pensée toutes ces belles choses ! Mais comment avez-vous pu réunir tout cela ?

ANDRÉ.

Un peu de patience et quinze ans de bric-à-brac.

GENEVIÈVE.

Quel est ce beau portrait ?...

ANDRÉ,

C'est ma mère, mademoiselle.

GENEVIÈVE.

Vous avez encore votre mère ?

ANDRÉ.

Elle est morte !

GENEVIÈVE.

Ma pauvre mère à moi aussi est morte ! Elle m'a laissée bien seule, allez ! Mon père m'aime bien, il me gâte beaucoup, mais ce n'est pas ma chère maman ! La vôtre devait être bien belle.

ANDRÉ.

C'était une grande beauté et un grand cœur !

GENEVIÈVE.

Regardez comme ce rayon de soleil l'éclaire doucement.

ANDRÉ.

Elle semble vous sourire ! Elle vous remercie d'avoir honoré la maison de son fils.

GENEVIÈVE.

Comme cela, vous restez seul, tout seul ? Le soir, quand vous rentrez, las, fatigué de la journée, comme cela doit être triste de se trouver sans personne à qui parler, avec qui causer ! Cette maison est charmante, tout cela est fort joli, mais comme dit papa, les arbres ça ne parle pas ! Voyez au reste comme cette solitude déteint sur vous ; à Paris chez nous, chez monsieur Demeuve, vous n'êtes plus du tout le même.

ANDRÉ.

Mademoiselle Geneviève, la société nous oblige à une perpétuelle comédie : devant le monde le sourire qu'on grimace, et chez soi la larme qu'on pleure... C'est ici que je me démasque.

GENEVIÈVE.

Crérez-vous une famille, entourez-vous de gens qui vous aiment ; quant à moi, s'il me fallait rester seule, je crois que je mourrais de chagrin... La solitude m'effraie, l'isolement me fait peur... Papa n'a ni mes goûts ni mes habitudes, il ne pense qu'à l'argent... ce que j'aime lui est indifférent, mais malgré cela, je sais qu'il est là, près de moi, et quand je m'ennuie, je vais l'embrasser... ça me contente et ça lui fait tant de plaisir à lui... Allons, plus de solitude et plus de tristesse, venez vivre à Paris, tous vos amis y sont, et avouez qu'il est difficile de voisiner à trois lieues de distance.

ANDRÉ.

Vous voyez bien que ce n'est pas trop loin, puisque vous m'avez fait l'honneur d'y venir.

GENEVIÈVE.

Ah ! c'est très gentil cela, c'est très gentil !... Nous irons vous voir aussi à vos ateliers, si vous le permettez.

ANDRÉ.

Vous ne me reconnaissez plus ; aujourd'hui je suis en dimanche, mais là, j'ai la figure barbouillée et les mains noires ; je vous présenterai ma famille : deux cent cinquante hercules qui m'appellent patron !

SCÈNE XV

LES MÊMES, DULUC, BOULMIER.

DULUC, amenant Boulmier par un bouton de son paletot.

Comment, c'est vous, papa Boulmier, vous que je retrouve ici dans un carré d'artichauts, un mètre à la main ? C'est donc à ce malheureux Dalesme que vous preniez la mesure ?

BOULMIER.

Mauvais plaisant.

DULUC, apercevant Geneviève.

Quelle est cette jolie personne ?

BOULMIER.

Cette jolie personne, c'est ma fille, monsieur Jean.

DULUC.

Votre fille ! Ah ça ! vous avez donc tout ? Elle est ravissante votre fille !... Trop heureux, mon cher, vous vous préparez une mort atroce. — Ah ! il y a un Dieu ! je vous assure, moi, qu'il y a un Dieu !

BOULMIER.

Je n'ai jamais dit le contraire.

DULUC.

Présentez-moi donc !

BOULMIER.

Fille, je te présente monsieur Duluc, tu sais bien, Jean Duluc, le fils de mon vieil ami, le maître de forges de Redon.

DULUC, à part.

De son ami ! (Haut). Oui, mademoiselle, un petit jeune homme qui a mal tourné... Mais vous ne vous souvenez plus de moi ! Vous en ai-je fait cependant autrefois des cocottes en papier !

ANDRÉ, à Geneviève.

Vous le connaissez donc ?

GENEVIÈVE.

Certainement.

ANDRÉ.

Alors, vous connaissez l'homme que j'aime le plus.

GENEVIÈVE.

Pourquoi ne plus venir nous voir ? Vous ne faites donc plus de vers ? on n'entend plus parler de vous.

BOULMIER.

Ah ! oui, c'est vrai, vous faites des vers !... Si vous n'aviez fait que cela dans votre vie, vous ne seriez pas où vous êtes.

GENEVIÈVE.

Je les sais par cœur vos vers ; que de fois j'ai pleuré en les disant. — C'est ma pauvre mère qui me les a appris.

BOULMIER.

Une jolie éducation qu'elle t'a donnée là, ta mère ! Elle a surexcité ta sensibilité, voilà tout. Pauvre femme, elle était toujours dans les nuages, l'argent lui fondait dans les mains comme de l'eau, elle donnait, elle donnait comme si nous en avions les moyens... et je n'ai pas besoin de vous le dire : dupée par tout le monde... (Tirant sa montre). A part cela, c'était une sainte !

GENEVIÈVE.

Vous reviendrez ; je serai heureuse de vous revoir dans cette maison où vous m'avez fait jouer toute petite.

DULUC.

Né me dites pas cela, mademoiselle ; j'ai un vieux levain contre monsieur votre père, et un compliment venant de vous et avec un aussi joli sourire pourrait me faire tout oublier.

BOULMIER, à André.

Vous connaissez donc Jean Duluc ?

ANDRÉ.

C'est mon ami.

BOULMIER.

Il habite par là ?

ANDRÉ.

Une petite maison au bout du jardin, à la lisière du bois.

BOULMIER, à part.

Ça m'ennuie qu'ils le connaissent.

GENEVIÈVE.

Je ne veux pas que vous m'appeliez mademoiselle. Pour vous, je veux toujours être Geneviève, la Geneviève d'autrefois.

BOULMIER.

Fille, ne l'écoute pas, c'est un grand fou... je te l'ai toujours dit.

GENEVIÈVE, lui serrant les deux mains.

Quels amis nous allons être !...

Demeuve entre.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, DEMEUVE.

DEMEUVE.

Boulmier, ne trouvez-vous pas qu'il serait temps de songer au départ ?

BOULMIER.

Je vous attends.

DEMEUVE.

Êtes-vous reposée, Geneviève ?

GENEVIÈVE.

Tout à fait.

DEMEUVE.

Eh bien, allez tout doucement en vous promenant ; la voiture vous suivra. Moi, j'ai à causer avec Dalesme. Dans dix minutes, je vous rejoins.

DULUC, à Geneviève.

Voulez-vous accepter mon bras ?

GENEVIÈVE.

Volontiers. (Revenant du fond sur le devant de la scène). Monsieur Demeuve, vous serez bien bon pour monsieur Dalesme, n'est-ce pas ? Vous ne serez pas brusque, vous ferez comme il voudra, et puis vous lui donnerez tout l'argent dont il aura besoin ? Bien sûr, vous me le promettez ? vous me le jurez ? Alors, embrassez-moi.

Elle se sauve emportant son bouquet.

ANDRÉ.

Jean, prends par les vignes, nous vous rejoindrons à la croix.

DULUC, offrant son bras.

Venez ; nous dirons en marchant du mal de notre prochain. Rien n'abrège la route comme la médisance. (Au dehors, sifflant son chien.) Ici, Vorteix, pst ! ! Allons, faites la risette à la jolie demoiselle.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE XVII

ANDRÉ, DEMEUVE.

DEMEUVE.

Quand, pour la première fois, mon cher ami, vous êtes venu me demander de faire votre service de banque, ma maison n'était pas ce qu'elle est à cette heure ; j'étais le seul maître et je n'avais de compte à rendre qu'à moi-même. Aujourd'hui ce n'est plus cela. Nous sommes Demeuve et compagnie, et, vous le savez, Divry mon associé, n'est pas commode. Je ne sais pourquoi, mais il ne vous aime pas.

ANDRÉ.

Oui, et même si ce n'était vous, il y a longtemps...

DEMEUVE.

Oui et c'est pourquoi l'heure est venue de parler sérieusement. Les Wilson liquident, votre situation est en péril, il faut prendre un parti et d'autant plus vite que demain matin je pars pour l'Allemagne et ne serai de retour à Paris que dans huit jours.

ANDRÉ.

Monsieur Demeuve, après demain je saurai si j'ai réussi ; si ma machine fonctionne, il me sera aussi facile de donner cent mille francs à la liquidation Wilson que cinq louis aujourd'hui.

DEMEUVE.

Vous êtes terrible, mon cher ! Vous ne vous habituez donc jamais à regarder à vos pieds. Vous devez cent mille francs, vous êtes pressé, la ruine est à la porte si vous ne payez pas, et voilà que pour combler un vide qui demain peut devenir un gouffre, vous comptez sur le hasard, sur l'éventualité, sur une invention qui, magnifique sans doute, peut ne pas réussir ! Allons ! devenez donc un homme pratique, morbleu ! il en est temps !

ANDRÉ.

Mais où voulez-vous que je trouve cent mille francs en dehors de mon industrie, de mes travaux ?

DEMEUVE.

Je vous les ai trouvés, moi.

ANDRÉ.

Vous me les avez trouvés ?

DEMEUVE.

Oui, et pour cela, vous n'avez qu'une seule chose à faire : vouloir !

ANDRÉ.

Je vous écoute.

DEMEUVE.

Vous devez bien comprendre que notre visite aujourd'hui chez vous n'est pas un pur effet du hasard. La fille de Boulmier vous aime.

ANDRÉ.

Mademoiselle Geneviève ?

DEMEUVE.

Oui, mademoiselle Geneviève.

ANDRÉ.

Et vous avez pu penser un seul instant que monsieur Boulmier...

DEMEUVE.

Boulmier fera tout ce que voudra sa fille... Fiez-vous

2.

à moi. Je le connais, je ne saurais me tromper sur son compte. Geneviève vous a remarqué, vous lui plaisez et Geneviève est le seul point vulnérable de son père.

ANDRÉ.

Me marier, moi!

DEMEUVE.

Eh bien ? pourquoi pas ? Elle n'est pas à votre goût ?

ANDRÉ.

Elle est charmante ! et jamais je n'eusse pensé...

DEMEUVE.

Pourquoi non. Est-ce que vous ne les valez pas ? Mais il est temps d'aller les rejoindre... Accompagnez-moi, nous causerons en route. Vous m'aidant, et c'est facile, je me charge de tout. Allons ! partons ! Je n'oublie rien... Ah ! si, ma canne. Abandonnez pour un instant vos rêves ; laissez-moi faire et dans trois mois vous êtes marié.

Ils sortent et la nuit se fait.

SCÈNE XVIII

VICTOIRE, puis MARTHE.

VICTOIRE, seule, apportant la lampe.

Allons ! voilà encore monsieur qui retourne à Paris ! Moi qui ai fait un si bon petit dîner pour lui ! Déjà six heures ! C'est extraordinaire, mais il me semble qu'aujourd'hui toutes nos habitudes sont changées. Où est donc madame ? Est-ce étonnant que madame ne soit pas là ? Où peut-elle être ? (Sortant.) Madame ! madame ! Personne ! je ne vois rien ! Ah ! la voici. Comme elle est pâle ! Qu'a-t-elle donc ? (S'avançant.) Madame !

MARTHE, entrant.

Ah ! c'est vous, Victoire ?

VICTOIRE.

J'étais inquiète. Vous n'avez besoin de rien ?

MARTHE.

Merci.

Victoire sort, le suivant des yeux.

SCÈNE XIX

MARTHE, seule, s'asseyant.

Chassée ! Avec un baiser c'est vrai, mais la chose n'en est pas moins ! Etre restée dix ans sans rien comprendre ! jamais je n'avais pensé que je le gênais, que j'étais un obstacle à son avenir ! Dix ans !... (Elle s'assied.) Il me semble que c'est hier que je l'ai aperçu pour la première fois. C'était à la maison, un jour d'été, il m'a saluée ! Oh ! avec quel sourire ! C'est ce sourire-là qui m'a perdue ! (Elle se lève vivement.) Aujourd'hui il a menti ! Ce n'est pas seulement monsieur Demeuve qu'il attendait !! Une femme est venue ici, elle s'est assise chez moi, à ma place, dans ma maison. Chez moi, dans ma maison !! Est-ce que j'ai un chez moi, une maison, une place ? Est-ce que je suis madame Dalesme ? Je suis madame Régis, la femme adultère, celle qui a quitté son mari pour suivre son amant. — Mon amant que j'adore et qui, lui, ne m'aime plus !

Elle s'affaisse sur le canapé.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Dans le bureau de Dalesme. — L'atelier dans le fond à droite du spectateur, un vitrail le cache, en face le grillage d'une caisse. — Portes latérales. Porte au fond donnant sur la caisse. — Table, pupitre.

SCÈNE PREMIÈRE

VERNIER, GÉROME.

VERNIER, assis.

Pour payer les ouvriers, ce soir, il vous faut quatorze mille cinq cent soixante-quinze francs?

GÉROME.

C'est mon compte.

VERNIER.

Vous avez chez le banquier des valeurs au crédit, pour combien?

GÉROME.

Neuf mille cinq cents francs.

VERNIER.

Alors, en faisant accueil à votre chèque, messieurs Demeuve vont se trouver à découvert, et encore, non compris l'agio et l'escompte.

GÉROME.

Cela arrive souvent, mais nous comblons et au delà, par un bordereau dans le courant de la semaine.

VERNIER.

Votre patron sait la situation? Il n'y a aucune inquiétude à avoir?...

GÉROME.

Monsieur Dalesme ne sait rien, monsieur; il y a trois jours qu'il ne quitte pas les ateliers, et la nuit il travaille à ses dessins.

SCÈNE II

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, à la cantonade

Nous faisons au moins dix tours de trop... Abaissez le feu, abaissez le feu. (Entrant sans les voir.) J'ai cette fournaise dans la tête!... c'est étrange, je n'arrive pas. Si je me trompais! Oh! c'est impossible! (Il se dirige vers la gauche et aperçoit Vernier.) Ah! te voilà, merci... c'est bien d'être venu, tu me rends un grand service, car je n'ai guère aujourd'hui la tête aux affaires d'argent. Tu as vu, Gérôme?

GÉROME.

J'ai donné tous les comptes à monsieur.

ANDRÉ.

Merci, mon cher Gérôme, merci.

GÉROME.

Monsieur est suffisamment éclairé, je puis me retirer?

VERNIER.

Oui, mon ami.

ANDRÉ, à Gérôme, lui montrant les ateliers.

Bien doucement, bien doucement, je crains qu'on chauffe trop!... (À Vernier.) Mon cher ami, je suis brisé. Il y a deux jours que je cherche et que je lutte; mais, qu'est-ce que la fatigue du corps à côté des anxiétés de l'argent! Me voilà enfin tranquille de ce côté! Je l'ai, ce reçu des cent mille francs dus à messieurs Wilson! Il est là, payé par monsieur Demeuve. Tu comprends, Vernier, ces cent mille francs payés, c'est l'indépendance, c'est le succès, car je réussirai, je veux réussir! J'ai touché le rivage des morts, mon pauvre ami, j'ai cru que tout était perdu, j'ai senti la barque sombrer sous mes pieds.

VERNIER.

J'ai frémi pour toi.

ANDRÉ.

Tu ne sais pas ce que je cherche, Vernier: Il y a dans une préface de madame Sand, une page sublime, c'est l'

tableau d'un laboureur traçant à force de peines et de lutttes dans une terre caillouteuse et avare, un sillon rebelle et qui épuise sa vie! Le paysage est splendide, la nature est en fête! — Mais lui, le malheureux, courbé sous sa lourde tâche, n'aperçoit rien et n'éprouve que l'horrible difficulté d'un labeur qui le rend presque aussi brute que son attelage!... Je me suis dit : J'arracherai cet homme à la servitude, je lui permettrai de respirer à l'aise et sans fatigue; à ce serf que sa besogne abrutit et ravale, je donnerai le repos du corps et la liberté de l'esprit, et au lieu d'être péniblement penché sur ce sillon qu'il arrose de sa sueur et féconde de sa vie, je l'obligerai à relever la tête, je lui montrerai le ciel, et de ce sol dont il est l'esclave, de par ma volonté, il deviendra le maître!

VERNIER.

C'est beau, Dalesme, c'est très-beau.

ANDRÉ.

Oui, mais il faut vaincre.

VERNIER.

Tu vaincras ! Seulement il ne faut pas veiller toutes les nuits comme tu le fais; n'abuse point.

ANDRÉ.

C'est vrai, je suis bien fatigué, bien las, je voudrais dormir!

VERNIER.

Pas avant surtout d'avoir signé ce chèque. Tu as besoin ce soir de quatorze mille cinq cent soixante-quinze francs.

ANDRÉ.

Donne!... En ai-je signé dans ma pauvre vie, et dire que malgré tant d'argent gagné, je n'en suis pas plus riche qu'au premier jour, au contraire!

VERNIER.

Tu ne doutes pas du paiement de ce chèque?

ANDRÉ.

En aucune façon.

VERNIER.

Je n'ai qu'à le présenter?

ANDRÉ.

Oui, mais fais vite. Monsieur Demeuve est en Allemagne,

il n'y a chez lui que Divry et je te prévient qu'il m'exécra.

VERNIER.

J'y vais moi-même. Adieu!.. (Revenant.) Veux-tu dîner avec moi, ce soir?

ANDRÉ, se lève.

Je ne sais; je crois que si je puis j'irai à Mérande; cette pauvre Marthe est là-bas, bien seule, bien triste. Enfin, repasse à la nuit, je te dirai ce que je fais... Au revoir et mille fois merci encore.

SCÈNE III

ANDRÉ, seul.

J'ai cinq jours devant moi... oh! oui, il faut que je réussisse, et dussé-je faire les journées doubles et les nuits aussi, il est indispensable que je sache à quoi m'en tenir avant le retour de M. Demeuve!... Épouser Geneviève, m'a-t-il dit! Ah! dérision du sort! je me heurterai donc toujours à l'impossible!... ô argent! exécration argent! (Allant vers la fenêtre de l'atelier.) Gérôme! Gérôme!

SCÈNE IV

ANDRÉ, GÉROME.

ANDRÉ, entrant.

Monsieur!

ANDRÉ.

Gérôme, je suis fatigué, je vais dormir, dormir deux heures; à quatre heures éveille-moi.

GÉROME.

A quatre heures, c'est entendu.

ANDRÉ.

Mais pendant ce temps, je puis compter sur toi?

GÉROME.

Parfaitement, monsieur.

ANDRÉ.

Je sais que tu m'es tout dévoué, mais en ce moment c'est plus que du dévouement qu'il me faut.

GÉROME.

Ça sera comme si vous y étiez...

ANDRÉ.

Merci. Allons, je vais dormir à la garde de Dieu!

Il entre à droite.

SCÈNE V

GÉROME, puis DULUC.

GÉROME, allant au guichet.

Monsieur Auguste, il me fait le bordereau des ouvriers pour cinq heures; n'oubliez pas les retenues. Pas de faiblesse envers les hommes, c'est de la duperie. On ne les rattrape jamais.

DULUC, qui est entré.

Et c'est eux qui nous attrapent alors.

GÉROME.

Vous l'avez dit, monsieur Duluc.

DULUC.

Bonjour, mon brave... Le patron est ici?

GÉROME.

Oui, mais il repose; il est tellement fatigué.

DULUC.

Ne le dérangez pas, j'attendrai... (A part.) Marthe ne m'a donné rendez-vous qu'à cinq heures et demie, j'ai donc tout le temps... Ne vous occupez pas de moi, Gérôme, travaillez, travaillez, j'aime beaucoup voir travailler les autres, ma paresse ne m'en semble alors que plus douce chose.

GÉROME, sortant.

Vous m'excuserez, n'est-ce pas, monsieur?

DULUC.

Comment donc?... (Regardant.) Voici l'ancre de Vulcain; c'est ici que se forge la fortune, cette nouvelle lance

d'Achille; mais je crains bien qu'au contraire de l'autre, elle ne guérisse jamais les blessures qu'elle a faites. (S'asseyant.) Combien je dois bénir ma situation et ne jamais me plaindre. Dix-huit cents livres insaisissables! Et dire que toutes les nuits la providence dépose cinq francs dans mes souliers, et que je ne suis même pas obligé de les mettre dans la cheminée pour cela.

Entrée de Gourdet le mangeur.

SCÈNE VI

DULUC, GOURDET.

GOURDET.

Tiens! monsieur Duluc!

DULUC.

Vous voilà, Gourdet, que venez-vous faire ici? Est-ce qu'on y dine?

GOURDET.

Toujours le même, jamais sérieux.

DULUC.

Vous le serez pour moi...

GOURDET.

Monsieur Dalesme est absent?

DULUC.

Vous avez à lui parler?

GOURDET.

Oui, j'avais quelque chose à lui... proposer.

DULUC.

Ça coûte cher ce quelque chose-là? En ce cas, repassez plus tard, Gourdet... On ne joue pas à la Bourse ici, il ne s'y mange que du pain dur, mais on le boulange soi-même. Le pain jocko, c'est bon pour vous...

GOURDET.

Ce que l'on m'a dit serait-il vrai? Dalesme penche-t-il vers la ruine?

DULUC.

Vous venez le pousser?

GOURDET.

Au contraire, je viens l'aider, mais comme la chose est des plus délicates et que vous êtes plus lié avec lui que je ne le suis moi-même, je vous serais obligé de l'avertir de ce que je puis dans ses intérêts.

DULUC.

Vous êtes bien bon, merci... Parle, Arbate, parle... « Du riche Abou-Assam héritier généreux... » Ce n'est pas de moi, c'est dans Mithridate !

GOURDET.

Mais c'est insupportable, vous riez toujours.

DULUC.

Si je pleurais, sécheriez-vous mes larmes ?

GOURDET.

Voici la chose.

DULUC.

En deux mots ?

GOURDET.

Oui, en deux mots. Si par hasard... un malheur arrivait...

DULUC.

Quel malheur ?

GOURDET.

Mais un malheur... commercial.

DULUC.

La faillite, vous voulez dire ?

GOURDET.

Ne parlez pas de cette vilaine chose-là...

DULUC, à part.

Il aime mieux la préparer.

GOURDET.

Si en cas de malheur, monsieur Dalesme avait besoin de combler quelques vides...

DULUC.

Comment, quelques vides ? mais tout serait vide, puis qu'il n'y aurait plus rien.

GOURDET.

Laissez-moi donc parler, vous m'interrompez sans cesse.

DULUC, lui mettant la main au collet.

Peut-être ferais-je mieux de vous arrêter.

GOURDET.

Je poursuis. S'il avait besoin d'expliquer l'emploi de certaines sommes disparues... on ne sait comment... de produire certaines preuves de dépenses, de faire équilibrer certains chiffres, si à la requête des créanciers, du syndic...

DULUC.

Mais vous accompagnez le corps jusqu'au cimetière, vous !

GOURDET.

En matière de faillite...

DULUC.

Ne dites donc pas ce vilain mot-là...

GOURDET.

C'est vrai, je vous demande bien pardon... En matière de faillite on excuse toujours une mauvaise spéculation : on la blâme quelquefois, c'est vrai, mais on ne la punit jamais.

DULUC.

A Sparte, c'était comme cela ; on ne flétrissait que les maladroits qui se laissaient prendre... Continuez, Gourdet, votre entente... de la loi m'intéresse au plus haut point.

GOURDET.

Je suis porteur de certaines actions qui jadis émises à cinq cents francs sont aujourd'hui... en baisse : je peux lui procurer autant de titres qu'il en désirera, il les inscrira sur ses livres au taux d'émission, et comme elles ont... un peu fléchi, je les lui vendrai en bloc à... un louis la pièce.

DULUC, se levant.

Comment !... ça ne lui coûtera que l'honneur... plus un louis de courtage?... Mais c'est pour rien.

GOURDET.

Où voyez-vous l'honneur là-dedans ? nous causons affaires !

DULUC.

Excusez-moi, je vois simple et vous comptez double.

GOURDET.

Ce sont de fort belles actions.

DULUC.

Une belle action pour vingt francs, c'est bien bon marché, et je doute que Dalesme accepte, il craindrait que vous y fussiez du vôtre !

GOURDET, secouant la tête.

Oh ! non, il n'y a pas de danger !...

DULUC.

Gourdet, vous vous plaignez toujours que je vous arrête quand vous parlez ; dans le métier que vous faites, mon brave, ne craignez-vous pas que ce soit le parquet qui s'en charge ?

GOURDET.

Que voulez-dire?... Je ne connais qu'un parquet, celui de la Bourse, et là, c'est légal.

DULUC.

Légal ! Comme l'affût à la lisière des bois !

BOULMIER, à la cantonade.

Comment, il dort à cette heure ?

GOURDET.

Est-ce que ce n'est pas la voix de monsieur Boulmier ?

DULUC.

Vous vous connaissez ?

GOURDET.

Comment, si nous nous connaissons, mais nous faisons des affaires ensemble.

DULUC.

Ça ne m'étonne pas ! Après la proposition... toute amicale que vous venez de me faire, monsieur Gourdet... je serais désireux pour le crédit de Dalesme qu'on ne vous vit pas ici. Je ne suis pas bégueule, mais, parole d'honneur, vous sentez l'absolution in extremis... Passez donc par ici, passez donc. (A part.) Quand ils seront partis tous deux, je ferai brûler du sucre.

Ils sortent.

SCÈNE VII

BOULMIER, GÉROME, puis DULUC.

GÉROME, introduisant Boulmier.

Monsieur a passé la nuit.

BOULMIER.

Passé la nuit ! J'espère que ce n'est pas son habitude ? Je n'aime pas les commerçants qui passent la nuit et dorment à deux heures au lieu d'être à leurs affaires ! Vous ne savez pas s'il sera bientôt éveillé ?

GÉROME.

Je l'ignore, monsieur.

BOULMIER.

Je vais attendre un instant. Vous avez beaucoup d'ouvriers en ce moment-ci ?

GÉROME.

Deux cent cinquante à peu près.

BOULMIER.

On ne paie pas tout cela avec des pépins de cerise, hein ?... Vous êtes le caissier ?

GÉROME.

Je suis le contre-maître depuis neuf ans.

BOULMIER.

Vous tenez aussi les livres?... Chez moi le caissier est chargé de toute la comptabilité ; de cette façon je n'ai besoin que d'un seul employé. Il est accablé de besogne, c'est vrai, mais pour moi c'est une sécurité et une économie... Je parie que vous connaissez mieux les affaires de votre patron que lui-même ?

GÉROME.

Oh ! certainement, car monsieur Dalesme a tant de choses dans la tête...

BOULMIER.

Du désordre ! J'en étais sûr !... Je remédierai à tout cela. (A part.) Je commence à m'apercevoir que ce pauvre garçon avait grand besoin de moi !... (Haut.) Vous avez eu une bonne liquidation l'année dernière ?...

GÉROME.

Assez bonne, oui, monsieur.

BOULMIER.

Assez bonne seulement ! Peuh !... (Allant au livre qui est sur le pupitre.) C'est cela le grand livre ?... Voyons donc, voyons donc ?

Il lit.

GÉROME.

Mais je ne sais si je dois ;... monsieur a-t-il qualité ?

Duluc entre.

BOULMIER.

A qui donc croyez-vous parler?... Je suis Isidore Boulmier, propriétaire des hauts-fourneaux de Rion, président de la compagnie des houilles internationales, membre de la société de secours aux indigents...

DULUC, l'interrompant et lui prenant la main dans le grand livre qu'il referme brusquement.

Et ancien garde national aux trois glorieuses!... Eh bien, je vous y prends encore. L'autre jour, c'était dans les artichants, aujourd'hui c'est dans les livres.

BOULMIER, à part.

Encore ce gêneur! (Haut.) Mais, mon cher, j'en ai bien le droit; quand on expose son argent on ne saurait prendre trop de précautions.

DULUC.

C'est pour cela que vous faites causer un employé. Mais vous devriez pourtant savoir, mieux que personne, vous, monsieur Boulmier, que rien n'est plus dangereux pour un maître que les rapports d'un subalterne; vous causiez jadis quand vous étiez chez mon père...

BOULMIER.

Que voulez-vous dire?

DULUC.

Rien que vous ne sachiez; mais parlons d'autre chose, ces souvenirs me sont pénibles.

BOULMIER.

Je le comprends, mon ami, je le comprends! votre pauvre père a bien lutté, il s'est courageusement débattu; mais que voulez-vous, quand le guignon est chez un industriel, c'est le diable pour l'en faire sortir.

DULUC.

Vous étiez déjà parti cependant.

BOULMIER.

Oui, car le voir lui qui m'avait protégé, aidé, presque élevé, car je suis entré haut comme cela dans sa maison, le voir, dis-je, tenir si héroïquement tête au malheur, ça m'eût navré!

DULUC.

Vous êtes une belle âme, Boulmier, je n'attendais pas moins de vous; vous savez, je suis de ceux qui n'oublient pas et je vous revaudrai cela.

BOULMIER.

Si je réveillais Dalesme?

DULUC.

Je ne vous le conseille pas. Vous venez déjà d'éveiller le chat qui dort : c'est assez pour aujourd'hui.

BOULMIER.

C'est une intelligence supérieure, n'est-ce pas, ce Dalesme?

DULUC.

Certes.

BOULMIER.

Mais je crains que l'argent soit court! Dites-lui donc qu'il ne travaille pas assez pour le commerce; préchez-le à ce sujet, répétez-lui que ce n'est que comme cela qu'on s'enrichit. Tenez, j'ai connu autrefois un charron qui a entrepris de fabriquer des wagons; il n'avait rien à cette époque et je parie qu'à cette heure il est plus que millionnaire! Ah! parlez-moi des chemins de fer, quelle superbe chose!

DULUC.

Et comme ça rapproche les distances!

BOULMIER.

Ah! ça, oui.

Un silence.

DULUC.

Et votre charmante Geneviève, vous ne m'en parlez pas? Quand la mariez-vous?

BOULMIER.

Eh! mon cher, peut-être plus tôt qu'elle ne le croit.

DULUC.

Vous avez trouvé un gendre? Ce doit être une perle!

BOULMIER.

Une perle n'est pas le mot, mais que diriez-vous?.. non, non, vous me trahiriez!

DULUC, le calmant.

Sous le secret de la confession.

BOULMIER.

Vous me promettez de n'en parler à personne?

DULUC.

Allez donc votre train, vous grillez de me le dire. D'abord, je sais qui.

BOULMIER.

Vous le savez, vous?

DULUC.

Mais certainement! c'est Dalesme que vous avez couché en joue! Ah! vous n'êtes pas dégoûté, papa Boulmier!

BOULMIER.

Comment, pas dégoûté! Est-ce que ma fille?...

DULUC.

Elle est adorable, mais est-elle aimée?

BOULMIER.

Aimée! aimée!... En voilà une sévère, par exemple! Ah! je voudrais bien que celui à qui je ferai l'honneur de le prendre pour gendre n'aimât pas ma fille!

DULUC.

J'ai entendu dire que ces choses-là s'étaient vues, quoique cependant ça doit être rare, bien rare, un mari qui n'aime pas sa femme!

BOULMIER.

Tenez, Jean, voulez-vous que je vous dise mon opinion: on ne peut pas causer avec vous. Dalesme ne s'éveille pas, je m'en vais. — Fille, pas aimée! Avec la dot que je lui donne, mais vous êtes fou!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VERNIER.

BOULMIER.

Tiens! voilà maître Vernier.

VERNIER.

Gérôme, il faut que je parle à votre patron. (Saluant.)
Monsieur Boulmier... Bonjour, Duluc.

BOULMIER.

Quel bon vent vous amène?

VERNIER.

J'ai une communication à faire à Dalesme.

Il dort.

BOULMIER.

DULUC.

Mais comme on dit que le bien vient en dormant...

VERNIER, à Duluc.

Le proverbe ment, cher ami.

BOULMIER.

Nous vous laissons.

VERNIER.

Je ne vous renvoie pas !

BOULMIER.

Nous allons partir. — Venez-vous, Duluc ?

DULUC.

Volontiers.

BOULMIER.

De quel côté allez-vous ?

DULUC.

Pas du vôtre.

BOULMIER.

Je vais à la banque.

DULUC.

Et moi, au mont-de-piété!... Malheureusement ce n'est pas pour mon compte.

SCÈNE IX

ANDRÉ, VERNIER.

VERNIER.

Pauvre André! Mauvais réveil...

ANDRÉ, entrait.

Il ne fallait pas te donner la peine de revenir!... Tout est arrangé? Tu as l'argent?

VERNIER.

Je n'ai rien.

ANDRÉ.

Rien ?

VERNIER.

Divry vient de me refuser le paiement de ton chèque...

ANDRÉ.

Il me refuse!

VERNIER.

Leur correspondant leur retourne impayée une traite de vingt-sept mille francs sur la maison Monjeux de Marseille et escomptée par eux à ton profit.

ANDRÉ.

Monjeux... Impayée!...

VERNIER.

Je l'ai vue.

ANDRÉ.

Mais ce sont deux machines de...

VERNIER.

Ils ne mettent nullement en doute la légitimité de la dette, ils constatent le retour, voilà tout.

ANDRÉ.

Il y a peut-être un malentendu. Cette maison m'a toujours payé avec une exactitude scrupuleuse, et depuis cinq ans que je fais des affaires avec elle, ils ont escompté plus de quatre cent mille francs de sa signature.

VERNIER.

C'est, dit-il, le tort qu'ils ont eu.

ANDRÉ.

Comment?

VERNIER.

Ils ont cinq cent et tant de mille francs à toi en portefeuille et tu es gêné. Si plusieurs traites semblables au papier Monjeux revenaient par la même voie, ils craignent de faire avec toi une perte qui peut être considérable. Divry prétend que monsieur Demeuve a été trop facile avec toi.

ANDRÉ.

Il profite de l'absence de monsieur Demeuve pour me perdre.

VERNIER.

Cela est hors de doute. Je te rapporte donc le chèque de quatorze mille cinq cent soixante-quinze francs que

je viens de présenter à leur caisse, car j'ai voulu t'avertir moi-même qu'il refusait d'y faire bon accueil.

ANDRÉ.

Et mes ouvriers ! Comment les payer ? Cet argent-là était pour eux. C'est aujourd'hui, ce soir !.. Mes ouvriers impayés, c'est la perte de mon crédit, mes travaux suspendus, mes ambitions légitimes évanouies ! c'est la ruine et la honte !

VERNIER.

Les cent mille francs que tu devais aux Wilson n'ont pas été payés par monsieur Demeuve.

ANDRÉ.

J'ai le reçu.

VERNIER.

Divry m'a assuré du contraire. Maintenant à qui dois-tu ce service?...

ANDRÉ.

Alors cet homme me refuse et de gaité de cœur me plonge dans l'abîme ?

VERNIER.

Ce miséricordieux m'a même fait tout un cours de morale à ton sujet. Monsieur Vernier, m'a-t-il dit, si nous avions reconnu en monsieur Dalesme un homme vraiment sérieux, les rigueurs d'aujourd'hui ne nous seraient probablement pas venues à la pensée... mais au lieu de cela, il se lance dans des inventions de toutes sortes, il achète une maison de campagne et en fait un musée de chefs-d'œuvre, de curiosités, d'objets d'art, toutes choses qui coûtent les yeux de la tête.

ANDRÉ.

Que leur importe !

VERNIER.

Mais tout cela pour eux n'est rien ; leur grand cheval de bataille le voilà : tu vis avec une femme mariée qui t'empêche toute relation avec le monde et tout établissement honorable.

SCÈNE X

LES MÊMES, MARTHE.

ANDRÉ.

C'est fini, je suis vaincu. (Il reste accablé sur une chaise.) Il a raison cet homme, et moi je suis fou ; car il faut l'être pour espérer encore. Insensé !... je crois avoir inventé quelque chose de sublime, et je vais acconcher de quelque stupidité monstrueuse et difforme.

MARTHE.

André, c'est moi, je t'en supplie, je t'en conjure, parle... dis-moi ce qu'il y a, tu vois que je suis à la torture.

ANDRÉ.

Il y a que je suis perdu ! Il y a que le désastre et la ruine sont ici ! Il y a que tout s'acharne contre moi, toi-même...

MARTHE.

Moi ?

VERNIER.

Mais quel est cet homme et pourquoi cette haine ?...

MARTHE.

Monsieur Demeuve te refuse ?...

ANDRÉ.

Non, son associé, Divry, un parvenu, un homme de rien, envieux de toute supériorité, jaloux de tout succès, insolent au malheur, rampant devant qui le domine, un vaniteux sans orgueil, un implacable sans entrailles... Quant à la nouvelle que Vernier m'apporte c'est que la maison me retirant sa protection et son crédit, refuse à partir d'aujourd'hui ma signature...

MARTHE.

Mais enfin quel prétexte donne-t-il à une semblable détermination ?

ANDRÉ.

Toi.

MARTHE.

Moi! ils ne me connaissent même pas.

ANDRÉ.

Pauvre Marthe! tout se sait à Paris, et celui qui compte se dérober soit à la vue de ses ennemis, soit à la haine des méchants, celui-là est un insensé et un fou. Ils disent que je perds mon avenir, et que la cause... c'est toi!

MARTHE.

Tu vois bien qu'ils ne me connaissent pas! Tout cela est réparable, il faut nous séparer.

ANDRÉ.

Vous veniez peut-être pour me l'annoncer! Ah! vous avez raison, car la misère est à la porte; je la sens qui me presse et m'étreint de ses doigts de fer!... Vous avez raison, Marthe, quittez-moi, quittez-moi!

Il s'assied accablé.

MARTHE.

Ne m'outrage pas, pauvre ami, c'est inutile, et ce serait une peine de plus à ajouter plus tard à tes chagrins. Le malheur est-il si imminent qu'il ne te reste aucun espoir, aucun moyen de te sauver? Ne parlons pas de moi!... ne nous occupons pas de moi... Admettons que je n'existe plus! Tu peux beaucoup, tu peux tout et en te mariant... avec cette jeune fille...

ANDRÉ.

Que dis-tu là?

MARTHE.

Vernier m'a tout appris, je sais tout.

ANDRÉ.

Cependant il y a une chose que tu sembles ignorer, c'est que monsieur Dalesme est un honnête homme.

MARTHE.

Aucune mauvaise pensée n'a dicté mes paroles, la gravité seule de la circonstance m'a fait parler... André, l'heure du devoir a sonné pour nous; je pars!

ANDRÉ.

Tu me quittes, tu m'abandonnes, et c'est ce jour de larmes et de douleurs que tu as choisi pour cela?

MARTHE.

Ce sont tes tourments, c'est ton malheur, c'est ton

3.

désespoir qui m'engagent et m'obligent. Il faut que toutes ces inquiétudes cessent et que ces anxiétés continuelles aient un terme. Admettons qu'aujourd'hui un hasard te sauve, demain, dans huit jours, dans un mois, tu seras étreint par les mêmes angoisses, dévoré par les mêmes préoccupations, assailli par les mêmes terreurs ! Je suis l'entravé qui t'arrête, l'écrasé qui te rive, le piège dans lequel tu es pris. Ta pauvre Marthe est condamnée, et par un juge impitoyable, par elle-même ! Notre amour a commencé par une faute, le monde ne pardonnera que s'il finit par un sacrifice !

ANDRÉ.

Ne sois pas si forte, espérons, espérons encore. Plus que trois jours ! Je demande trois jours pour vaincre la fatalité et terrasser le malheur ! Toi partir ! Mais si, quand je vais avoir réussi, Marthe ne répondait plus à mon appel, qu'importe le succès, qu'importe la fortune, à quoi bon la gloire, si l'amie des douleurs n'est plus là ? Reste, reste, car mon horizon finit où tu n'es plus !

VERNIER.

Ne perdons pas de temps, Dalesme, il faut agir.

ANDRÉ.

C'est à six heures qu'on paie mes ouvriers, et je n'ai pas le premier sou... Ils sont là, ils attendent... Il y a des gens qui par curiosité vont regarder l'océan et écouter ses orages. Oh ! le voilà, l'océan des haines, des colères et des imprécations !... Il me faut quinze mille francs, les as-tu ?

VERNIER.

Non, mais je vais les trouver, je m'en charge.

ANDRÉ.

Là... tout de suite... (Marthe fait un geste pour sortir.) Ne m'abandonne pas, Marthe ; ne pars pas.

MARTHE.

J'ai donné rendez-vous à Duluc et je vais lui parler. (Entourant André de ses bras.) Sois tranquille, à cette heure suprême, tous tes amis seront là, ils veillent sur toi, leur tendresse te consolera et leur énergie te rendra l'espérance.

Elle sort.

VERNIER.

Mais tes ouvriers peuvent bien attendre jusqu'à lundi ?

ANDRÉ.

Jusqu'à lundi, fou que tu es... tu ne sais donc pas que si dans un quart d'heure on ne les a pas payés, dans une demi-heure tout Paris le saura. Tu connais le vol de la calomnie, bien plus rapide encore est le bruit de la ruine d'un homme ! Il faut l'argent aujourd'hui, sur-le-champ, quand l'horloge des ateliers sonnera.

VERNIER.

Allons, ne te laisse pas aller à ce désespoir.

ANDRÉ.

Deux cent cinquante hommes sont là qui pendant quinze jours me font crédit, j'ordonne et ils obéissent ; ils travaillent, mais je paierai. Insoucieux du lendemain, confiants en ma parole, ils attendent la fin de cette journée qui doit leur rendre en argent tant de peines, tant de fatigues et tant de veilles ! Chez eux plus rien, et quand l'enfant demande, la mère dit : Ton père va rentrer. Ce soir, le père rentrera la tête basse, les mains vides, la déception au cœur et l'injure aux lèvres, et pour se reposer de sa dure besogne et de son rude labeur, c'est devant une table sans pain que lui et les siens aujourd'hui vont s'asseoir ! Vernier, j'ai volé ces hommes !!!

VERNIER.

Tu exagères.

ANDRÉ.

J'exagère... Va donc leur demander à eux ! C'est tout à l'heure que tu vas entendre, perceptibles à peine et comme le souffle qui rase les eaux, les premiers murmures de la déception de ces hommes... Oh ! ma vie tout entière à qui m'épargnera cette humiliation terrible !... (Six heures sonnent à la grande horloge de l'atelier.) O mon honneur ! Mon Dieu, vous m'avez abandonné !

Il tombe accablé sur la table qui est à gauche du spectateur. — Martine passe au fond de la caisse. — Duluc est entré.

GÉROME, dans le fond.

La première équipe à la caisse.

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'il fait?... L'habitude...

VERNIER.

Mais on paie !!

ANDRÉ, se levant avec éclat.

On paie !!!

VERNIER, à Duluc qui entre.

D'où vient cet argent ?

DULUC.

C'est Marthe qui vient de le remettre à Gérôme.

ANDRÉ.

Elle ! Marthe !

DULUC

Oui, monsieur Dalesme, c'est le prix des diamants et des bijoux qu'elle tenait de toi et que je viens d'engager, car Marthe part, et en te quittant il lui fallait bien quelque chose pour vivre. En apprenant ta ruine, elle a tout donné.

ANDRÉ.

C'est elle qui me sauve et je l'ai presque outragée ici, tout à l'heure... Je n'aurai pas assez de ma vie entière pour lui payer ma dette.

DULUC, tirant une reconnaissance de sa poche.

Une reconnaissance éternelle ! c'est bien long, Dalesme, surtout pour un homme dans les affaires. Tiens, prends celle-ci, elle t'accorde treize mois pour te dégager, et au lieu de ta vie, le mont-de-piété ne te demande que onze pour cent !



ACTE TROISIÈME

Chez Boulmier.

Un second salon dans le fond. Grande porte au fond, dans l'angle à droite une autre porte. Table au milieu, cheminée à gauche, cheminée à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

JOSEPH, GENEVIÈVE, puis AMÉLIE.

JOSEPH.

C'est ici que ces messieurs prendront le café, mademoiselle ?

GENEVIÈVE.

C'est ici. Disposez tout sur cette table, le service du Japon et n'oubliez pas les liqueurs des îles... Vous avez pensé aux cigares ?

JOSEPH.

Oui, mademoiselle. Je suis allé au magasin du grand hôtel et j'ai demandé ce qu'il y avait de meilleur. On m'a donné des régalias et des prinçados.

AMÉLIE, entrant.

Les partagas sont bien supérieurs.

GENEVIÈVE.

Comment le sais-tu ? Tu fumes donc ?

AMÉLIE.

Oui, la cigarette quelquefois. La cigarette est très à la mode, c'est chose dont on ne se cache plus, les femmes du meilleur monde se le permettant. Mais pourquoi m'as-tu laissée seule à table ?

GENEVIÈVE.

Seule, mais vous étiez dix.

AMÉLIE.

Dont huit hommes, plus maman qui ne compte plus et moi qui ne compte pas encore. Ah! quelles conversations insupportables et cela pendant trois heures!... Est-ce assez ennuyeux les hommes! Mon père, monsieur Vernier, monsieur Delbarre...

GENEVIÈVE.

Grâce pour ton fiancé.

AMÉLIE.

Il n'est pas méchant! On en fera ce qu'on voudra!
Signe particulier : parle peu et rit toujours... Tiens, c'est très-joli ici; je ne connaissais pas cette pièce-là!

GENEVIÈVE.

C'est un ancien petit salon que papa vient de faire arranger pour moi. Tu le trouves bien?

AMÉLIE.

J'en aurai un comme cela quand je serai mariée.

GENEVIÈVE.

Tu te maries bientôt?

AMÉLIE.

Dans quinze jours.

GENEVIÈVE.

Tu connais monsieur Delbarre depuis longtemps

AMÉLIE.

Il y a un mois qu'il nous a été présenté; je ne l'avais jamais vu avant.

GENEVIÈVE.

Tu l'aimes?

AMÉLIE.

Je l'aime! je l'aime! pas comme dans les romans. On dit que nous nous convenons Il vient d'acheter une des premières charges d'agent de change de Paris, je lui apporte une grosse dot; en revanche, il m'a promis tous les plaisirs que je pourrais désirer. Que veux-tu que je demande davantage?

GENEVIÈVE.

Tu n'aurais pas mieux aimé épouser un homme que tu connaîtrais, qui te plairait?

AMÉLIE.

J'en connais beaucoup, mais ils ne me plaisent pas plus les uns que les autres. Monsieur Delbarre vient de commander cher Bender deux voitures ravissantes, un coupé et une victoria : caisse vert olive très-foncé, avec filets réchampis plus clairs, l'intérieur satin broché assorti ; la livrée également verte avec collet et retroussis pâle, l'attelage sera noir et les ferrures argent ; c'est on ne peut plus comme il faut... L'après-midi nous attellerons à deux.

GENEVIÈVE.

Alors, tu seras heureuse ? Tant mieux.

AMÉLIE.

Pourquoi veux-tu que je ne le sois pas ? Je pourrai faire ce qu'il me plaira, voir qui je voudrai. Agent de change, c'est une des positions les plus élevées de la bourgeoisie. Et puis, je suis très au courant des choses de bourse, ça m'intéresse la bourse, les courses aussi, tout cela c'est du jeu ; affaire de coup d'œil et de prudence.

GENEVIÈVE.

Tu vas aux courses ? Tu y paries ?

AMÉLIE.

J'y suis beaucoup allée, mais je n'y vais plus ! Les courses sont au Betting et non sur la pelouse... Parier à propos, voilà tout le secret du turf... Je commence mon livre dès qu'un cheval est entré dans la cote ; à partir de ce moment je suis tout entière aux nouvelles ; j'ai une oreille à Chantilly et un pied chez tous les entraîneurs. On m'avertit si Tempête est indisposée ou si Marche à terre a fait un mauvais galop. Alors, tu comprends ; réalisant chaque semaine, repassant un cheval aussitôt qu'il devient cher et me couvrant sur l'animal inconnu, flairant les tuyaux, analysant les dépêches, contrôlant les nouvelles et ayant des amis pour les déplacements qu'une jeune fille ne saurait risquer, j'arrive au jour du Derby avec une position nette, une certitude absolue de gain, quelles que soient les couleurs à l'arrivée. Malheureusement ma situation de jeune fille m'interdit bien des combinaisons... mais quand je serai mariée...

GENEVIÈVE.

Je te demande pardon, mais je t'avoue que cette langue ne m'est nullement familière et que je ne comprends rien à ce que tu me dis.

AMÉLIE.

Maman aurait voulu pour moi un artiste, un grand avocat, que sais-je? mais ma pauvre maman n'est nullement pratique. Ma petite Geneviève, marions-nous richement c'est la grande affaire, et surtout, soyons absolument, maîtresses chez nous. Tiens, par exemple, ce monsieur qui était à table près de toi, ce monsieur pauvre...

GENEVIÈVE.

Monsieur Duluc?

AMÉLIE.

Je ne sais comment il s'appelle, mais avoue-le... quelle position atroce pour sa femme.

GENEVIÈVE.

Il n'est pas marié.

AMÉLIE.

Tant mieux alors.

GENEVIÈVE.

Tu le trouves bien, n'est-ce pas? C'est mon ami.

AMÉLIE.

Je ne le trouve ni bien ni mal.

GENEVIÈVE.

Tu ne connais donc pas Fleur des Prés?

AMÉLIE.

Fleur des Prés! la jument de Schickler par Tournesol et Paquerette, une bête qui n'a jamais retrouvé sa condition et sur laquelle j'ai perdu quinze louis dans le grand handicap d'automne.

GENEVIÈVE.

Je te parle poésie et tu réponds écurie. Fleur des Prés est un livre de vers qu'a publié monsieur Duluc.

AMÉLIE.

Maman doit connaître ça, moi je ne l'ai certainement pas lu; ça m'ennuie les vers. Mais tu me fais causer et tu ne me dis rien; tu vas cependant te marier, toi, aussi?

GENEVIÈVE.

Moi!

AMÉLIE.

Certainement, toi.

GENEVIÈVE.

Et avec qui?

AMÉLIE.

Fais donc l'ignorante, avec monsieur Dalesme. J'ai ouï dire que cette soirée était la préface des lettres de faire part. Mais pourquoi faire avec moi l'étonnée ? ce n'est un mystère pour personne. Monsieur Boulmier le laisse entendre à qui veut.

GENEVIÈVE, interrompant.

Voici ta mère avec papa.

SCÈNE II

LES MÊMES, ZOÉ, COUPRY, BOULMIER.

ZOÉ, entrant.

Boulmier, vous avez tous les bonheurs. Ah! voilà le mariage que j'eusse rêvé pour ma fille, voilà un gendre!! Un garçon remarquable, une intelligence d'élite!... Quelle invention merveilleuse que cette charrue! Je la vois d'ici, volant à travers l'espace et fertilisant tout sur son passage... Savez-vous que c'est une révolution... pacifique?

COUPRY.

J'ai bien peur que le progrès ne tue la morsure; supprimer les bras dans nos campagnes, c'est en forger pour l'émeute.

BOULMIER.

Asseyez-vous donc, Coupry.

COUPRY.

Je préfère écouter debout; on pense mieux.

GENEVIÈVE, offrant du café.

Madame.

ZOÉ.

Merci, chère jolie, merci, mais sans sucre. Benjamin Constant le prenait toujours ainsi. (A Boulmier.) Elle est adorable.

BOULMIER, mettant cinq morceaux de sucre.

Moi, je ne suis pas Benjamin Constant.

COUPRY.

C'est un homme qui a fait bien du tort aux Bourbons.

AMÉLIE.

Que sont devenus vos convives?

BOULMIER.

Ils parlent politique et fument des cigares ; seulement à force de différer d'opinion et de se disputer, ils finiront par boire dans le même verre.

AMÉLIE.

C'est la méthode anglaise.

ZOÉ.

Et l'extinction de la galanterie, hélas !

BOULMIER.

Vous disiez donc tout à l'heure, chère madame ?

ZOÉ.

Fort bien apparenté, monsieur Dalesme ; savez-vous qu'il touche à la noblesse — du bout des doigts, c'est vrai, — mais à Dijon les Dalesme étaient reçus par toute l'aristocratie ; le père était président de chambre. Vieille famille de magistrats. La sœur est également mariée avec un monsieur de Brolles, procureur général près je ne sais quelle cour du midi.

BOULMIER.

Ce que vous me dites là m'enchanté.

ZOÉ.

Ne le saviez-vous donc pas ?

BOULMIER.

Demeuve m'en avait bien touché quelques mots, mais vaguement. Très-influent en Bourgogne, n'est-ce pas ?

ZOÉ.

La clé de toutes les positions et de tous les honneurs dans le département. Monsieur Demeuve est de Dijon, lui aussi. Nous sommes des compatriotes. Je les y ai connus, mais je ne les voyais pas ; nous ne faisons pas grande figure là-bas, nous sommes les fils de nos œuvres ! Si la maison Coupry est aujourd'hui le dessus du panier du commerce parisien, il a joliment fallu batailler et payer de sa personne.

COUPRY.

Qui rougit de son origine, n'est pas digne d'en avoir une !

ZOÉ.

Je ne rougis pas, monsieur Coupry, je ne saurais rougir ; seulement vous me permettez bien de pleurer sur ma

jeunesse écoulée derrière un grillage de caisse, avec, pour toute compagnie, le docteur et l'avocat, le facteur et le grand livre.

COUPRY.

Vous ne taisiez que lire des romans en cachette.

ZOÉ.

J'aurai l'honneur de te faire observer, monsieur Coupry, que je mépriserais de répondre à vos provocations.

AMÉLIE, à Geneviève.

Écoute, maman, si nous n'étions pas ici ce serait une scène.

GENEVIÈVE.

Comment ! ils se disputent ?

AMÉLIE.

Jamais papa ; maman toute seule... seulement ça dure autant de temps qu'elle peut parler.

ZOÉ.

Pour vous en finir, monsieur Dalesme parcourt une carrière admirable — l'institut est au bout, vous savez. — Je le répète, à vous tous les bonheurs, Boulmier. Vous aurez pour gendre un homme illustre, moi j'aurai un agent de change ! et je vous le demande, y a-t-il quelque chose de plus prosaïque et plus terre à terre qu'un agent de change ?

BOULMIER

Ce sont les zéros qui font les millions. Quant à ce mariage... vous savez qu'il n'y a rien de fait, rien de conclu. Des espérances... de sa part, voilà tout.

ZOÉ.

Tous ces Dalesme sont très-fiers.

BOULMIER.

Ça ne me déplaît pas les gens fiers ; quand un homme vous mange dans la main...

ZOÉ.

Vous craignez qu'il dine à vos dépens !... Mais il y a un hic !

BOULMIER.

Quel hic ?

ZOË.

On dit qu'il a une maîtresse.

COUPRY.

! à où le devoir est supprimé, pas de liaisons sincères et durables!

BOULMIER, à part.

Il est insupportable avec ses maximes!

COUPRY.

Comme dit le code... il n'y a que les justes noces!

BOULMIER.

Eh! nous avons tous été jeunes. Ce n'est pas une affaire et mieux vaut avant qu'après.

SCÈNE III

LES MÉMES, DULUC, entrant avec VERNIER et
DELBARRE, puis GOURDET.

DULUC.

Oui, mon cher, voilà ma force en affaires; je n'ai jamais payé un billet que chez l'huissier et les sept francs et des centimes qu'il me demandait en plus, je croyais que c'était pour l'escompte... Longtemps j'ai pensé que le protêt était de rigueur et qu'il faisait partie de l'effet.

VERNIER.

Ne dites pas ça si haut, vous allez troubler leur digestion.

BOULMIER.

Eh! bien, messieurs, êtes-vous enfin d'accord, car je me suis aperçu qu'à ma table il y avait autant d'opinions que de personnes.

DULUC.

Monsieur Boulmier, trois Français en politique être d'accord, mais ça ne s'est jamais vu, ce serait un scandale. Il n'est qu'un seul point sur lequel on est toujours et invariablement du même avis; c'est que tous les torts sont du côté du gouvernement!

BOULMIER.

Jean, c'est une justice à vous rendre, vous avez toujours le mot pour rire.

DULUC.

Vous êtes bien bon !

AMÉLIE.

Eh bien ! ne vous l'avais-je pas dit, monsieur Delbarre, le Suez 72,15.

DELBARRE.

La liquidation était à 72,20.

VERNIER, à Gourdet qui est entré.

Ils se font la cour en chiffres.

GENEVIÈVE, à Duluc.

Vous accepterez une tasse de café ?

DULUC.

Mille fois merci, mais je ne prends jamais de café.

GENEVIÈVE.

Vous me refuserez donc toujours ?

DULUC.

Vous savez bien que non, chère enfant, puisque je suis venu.

GENEVIÈVE.

Réparation d'honneur !

ZOÉ.

Mon cher monsieur Gourdet, vous connaissez monsieur Duluc le poète ?

GOURDET.

C'est mon ami.

ZOÉ.

Présentez-le-moi, je vous en supplie, je serais ravie de faire sa connaissance.

GOURDET.

Monsieur Duluc.

DULUC.

Monsieur Gourdet.

GOURDET.

Voulez-vous me permettre d'avoir l'honneur de vous présenter à madame? Monsieur Duluc...

ZOÉ.

Votre nom et vos succès sont venus jusqu'à nous, monsieur, et ça m'a été une grande joie de dîner en votre société. Ah! m'avez-vous fait rire!

DULUC.

Merci, madame, et d'autant que je ne le cherchais pas.

ZOÉ.

Êtes-vous assez heureux? vous vivez au milieu des bois, en compagnie de la muse. Nous, nous végétons dans la capitale. Monsieur Coupry, dis donc à monsieur que nous recevons nos amis une fois par semaine.

COUPRY.

Le dimanche, monsieur, à causes des affaires.

BOULMIER.

Jean, que pouvez-vous faire tout seul à la campagne? la journée, je le veux bien, mais le soir?

DULUC.

Je n'arrête pas les diligences, il n'en passe plus malheureusement. Le soir, je joue à la bête ombrée avec le garde champêtre... Seulement, depuis que je le fréquente, il me méprise.

ZOÉ.

Mon cher poète, nous comptons sur vous. (Prenant le bras de Coupry.) Ce n'est pas vous qui auriez découvert un gendre aussi spirituel...

COUPRY.

Le seul esprit est de savoir se conduire.

Ils sortent.

BOULMIER.

Et ce Dalesme qui ne vient pas...

DULUC à Vernier.

Vernier, quelle est cette évaporée?

VERNIER.

Madame Coupry, une femme qui a soif d'idéal...

DULUC.

Enveloppé dans des billets de banque.

VERNIER.

Elle date du temps des manches à gigots et des peignes à la girafe... Elle sait *Corinne* par cœur et par honneur pour madame de Staël, elle a conservé le turban et les marabouts... Dans son salon on voit le portrait de son mari, chaussé de bottes à glands et drapé dans un manteau immense.

DULUC.

Il s'appuie à un rocher et regarde l'espace ; je vois ça d'ici, Oswald rêvant à ses échéances !

VERNIER.

La jeune personne qui dinait en face de vous est leur fille... Plusieurs millions, mon cher... *Quincaillerie en gros. Coupry et compagnie A la serrure d'or.*

DULUC.

Et à qui confiera-t-on la clé ?

VERNIER.

Mais à notre ami Delbarre.

DULUC.

Quoi ? c'est le nouvel agent de change qui épouse ! Allons, c'est la dot qui paiera la corbeille.

BOULMIER.

Fille, fais donc une table de whist... on n'attend que cela.

GENEVIÈVE, offrant des cartes.

J'y avais pensé... monsieur Vernier ?

VERNIER.

J'ai un as.

GENEVIÈVE.

Monsieur Coupry.

COUPRY.

J'ai une dame.

DULUC.

Avec la sienne et sa maîtresse, ça lui en fera trois à ce puritain-là.

VERNIER.

Vous ne jouez pas, Duluc ?

DULUC.

Cher ami, je ne suis ni assez riche ni assez pauvre pour cela.

BOULMIER.

Ah ! mon cher Duluc, si vous aviez travaillé, vous auriez aujourd'hui votre fortune d'abord et ensuite la sublime satisfaction que nous apporte toujours le devoir noblement accompli...

DULUC.

Voilà encore Boulmier qui salue des gens qu'il ne connaît pas.

Demeuve entre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DEMEUVE.

BOULMIER.

Ah ! mon cher Demeuve, je vous attendais avec une impatience. Eh bien, l'amenez-vous ?

DEMEUVE.

Il va venir. Mais j'ai eu toutes les peines du monde à l'y faire consentir. Je ne sais ce qu'a Dalesme, mais la tête ne semble plus y être, ce n'est qu'à cinq heures ce soir que j'ai pu le rencontrer.

BOULMIER.

Je sais ce qu'il a moi, et nous en causerons tout à l'heure. Vous lui avez dit que c'était moi et non pas vous qui lui prêtiez les cent mille francs.

DEMEUVE.

Il le sait.

BOULMIER.

Vous êtes bien sûr qu'il viendra alors ?

DEMEUVE.

Il me l'a promis.

GOURDET à la table du second salon.

Monsieur Boulmier, il nous manque un bon quatrième.

BOULMIER.

Avec vous! cent sous la fiche! je ne fais que cinquante centimes! D'ailleurs on va danser.

DEMEUVE, recontraat Duluc.

Monsieur Duluc?

DULUC.

Monsieur Demeuve.

DEMEUVE.

Lorsque j'eus l'honneur de vous rencontrer, il y a quelques jours chez Dalesme, j'ignorais qui vous étiez; ce n'est qu'après que j'ai entendu prononcer votre nom. Permettez-moi de profiter de notre rencontre, monsieur, et de saluer en vous le fils de l'homme le plus loyal et le plus délicat que j'aie jamais vu.

DULUC.

Je vous rends mille grâce, monsieur, et croyez que c'est mon cœur qui vous remercie.

Coupri et tous les invités entrent avec plusieurs dames.

DEMEUVE.

Cette maison doit vous rappeler bien des souvenirs, car elle fut la vôtre.

DULUC.

Oui, c'est ici que je suis né. Mais les murailles de ce vieil hôtel sont bien ingrates. Je les regarde, je leur parle et elles ne semblent pas même me reconnaître.

DEMEUVE.

Que voulez-vous, mon cher, ainsi va le monde.

SCÈNE V

LES MÊMES, DELBARRE, AMÉLIE.

DEMEUVE.

Delbarre, que fait l'Italien?

DELBARRE, entrant avec Amélie au bras.

L'Italien?... Attendez donc... l'Italien...

AMÉLIE, au bras de Delbarre qui entre, avec un grand salut.

Ouvert à 67.20, puis recul sur une dépêche de Florence,

vers deux heures et demie. On a pourtant fermé en hausse sur le cours d'ouverture. Le comptant est médiocre, mais les primes sont demandées.

DEMEUVE, à Duluc.

Comment se nomme cette jeune personne ?

DULUC.

La cote de la Bourse.

DEMEUVE, riant.

Merci.

GOURDET, à Duluc.

Dites-donc, cher monsieur, vous avez parlé à monsieur Dalesme de ce que je suis venu vous proposer l'autre jour ?

DULUC.

Les belles actions à vingt francs ? — J'ai pris des renseignements ; le vieux papier ne vaut plus que quatre sous la livre.

GOURDET, à part.

Insolent et sans le sou, va !

DELBARRE.

Mademoiselle Amélie, voulez-vous la liste des poids acceptés dans l'omnium ?

AMÉLIE.

Volontiers. (Elle parcourt le carnet.) Quarante-huit kilos et demi, c'est sûr... la bête est bonne... Messieurs, voulez-vous que je vous nomme mon favori ?

DULUC, à Delbarre.

Ce n'est donc pas vous ?

AMÉLIE.

C'est Foudre de Guerre avec quarante-huit kilos et demi et monté par Custence ; il ne peut pas perdre, car nous n'avons rien dans les vieux chevaux à lui opposer.

DEMEUVE, à Duluc.

Mais c'est elle qui va monter au parquet à la place de Delbarre.

AMÉLIE.

On a parlé de Tourne-Bride, mais je sais qu'on l'envoie à Goodwood, il partira dans la coupe ; j'ai même pris le cheval à vingt pour quelques louis, mais bien plus encore par patriotisme que par conviction.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DALESME,

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Dalesme !

BOULMIER, se précipitant.

Ah ! mon cher ami, les mauvaises langues disaient que vous étiez en retard... (Aux invités.) Monsieur Dalesme, mon ami !

DULUC.

Voilà ce que je craignais.

GOURDET, à Delbarre.

Son ami ! En a-t-il assez plein la bouche ? j'ai cru qu'il allait ajouter et mon gendre.

DELBARRE.

Ce sera pour plus tard.

GOURDET.

Voilà ce que c'est que d'être inventeur.

DELBARRE.

On trouve...

Tous rient.

DALESME, se tournant, après avoir salué, devant Demeuve.

Monsieur Demeuve.

DENEUVE.

C'est bien d'être venu.

DALESME, apercevant Duluc.

Duluc ! Toi, ici ?

DULUC.

Mais ma présence y semble moins étrange que la tienne.

DALESME.

Comment...

DULUC.

Tu ignores donc les bruits qui circulent ? Tout le monde dit que tu vas épouser mademoiselle Boulmier. Ta place n'est pas ici... va-t'en...

DALESME.

Je fais une simple visite. Le temps de remercier et je pars. Ne me laissez pas avec Boulmier, j'ai peur de cet homme !... Il paraît que c'est à lui que je dois les cent mille francs.

DULUC.

Tant pis alors.

GENEVIÈVE, qui s'est avancée vers eux.

Je ne vous ferai jamais plus de reproches, monsieur Dalesme.

DALESME.

Mademoiselle.

GENEVIÈVE.

Monsieur Duluc est venu, lui ?

On entend la musique dans le fond.

GOURDET.

Ah ! voici le quadrille !

AMÉLIE.

Allons !

GENEVIÈVE.

Votre bras, monsieur Duluc ; vous vous souvenez que vous m'avez promis.

DULUC.

Certainement, je vous ferai danser ; mais je veux regarder les autres avant, parce que je brouillerais tout... Viens-tu, André?...

BOULMIER.

Pardon, Dalesme m'appartient.

DULUC, à part.

Voilà Boulmier qui s'empare de sa victime. Je lui arracherai sa proie... (Offrant son bras à Geneviève.) Mademoiselle...

Tous remontent.

SCÈNE VII

BOULMIER, DALESME.

BOULMIER, revenant du fond.

Oui, mon cher Dalesme, c'est moi qui suis votre créancier.

DALESME.

Jusques à aujourd'hui, j'ai cru que c'était à monsieur Demeuve que je devais ce service.

BOULMIER.

C'est à moi ! Je sais votre position, je connais toutes vos affaires. J'avais des fonds disponibles et les placer chez vous ou ailleurs, peu m'importait... Et puis enfin, j'étais heureux de vous être agréable.

DALESME.

Je ne sais comment vous exprimer toute ma gratitude.

BOULMIER.

Il y a un moyen bien simple. Vous venez de faire une grande découverte ; associons-nous pour l'exploitation, j'ai mis l'argent, vous avez apporté le talent : nous sommes égaux.

DALESME.

Je n'ai pas complètement terminé et je ne suis pas encore sûr du succès.

BOULMIER.

Ah ! ce n'est pas fini ?

DALESME.

Non ! au reste ce n'est pas une idée d'argent qui m'a guidé en cherchant cette solution ; je veux que ma charrie soit aux mains de tous et je la vendrai si bon marché...

BOULMIER.

Comment, vous ne retirerez pas de cela beaucoup d'argent ? Vous allez la donner pour presque rien ; vous ne cherchez pas dans cette opération une fortune ; vous êtes donc un philanthrope, vous ?

DALESME.

Je suis de ceux qui pensent que dans la vie il y a autre chose que l'argent.

BOULMIER.

Pour avoir de ces idées-là, mon cher monsieur, et pour les mettre en pratique, il faut posséder une grosse fortune et surtout ne rien devoir à personne.

DALESME.

Monsieur...

BOULMIER.

Mais ce n'est pas pour vous que je dis ça ! Diable d'homme ! comme vous prenez la mouche facilement ; au moindre petit mot vous voilà parti comme une soupe au lait ! Allons, saperlipopette ! ça n'est pas sérieux tout ce que vous me dites là. Associons-nous, associons-nous... de toutes les façons et votre fortune est faite. On vous aime ici, vous nous plaisez ; n'avez donc aucune crainte, mettez-vous en confiance ; je vends du fer, vous le forgez, nous sommes les deux doigts de la main.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DULUC, ZOE.

DULUC.

André !

BOULMIER.

Que le diable l'emporte celui-là !

DULUC.

Voici madame Coupry qui vient sauer en toi un illustre compatriote. Tu es la gloire de Dijon. (Bas) Je t'avais bien dit que je te sauverais. Évade-toi ! voilà ta planche de salut.

ZOE.

Vous ne vous souvenez plus de moi, monsieur Dalesme, madame Coupry, à la serrure d'or. Je vous ai vu grand comme cela... Ah ! c'est beau cela, monsieur Dalesme, et ceux de notre ville sont tous fiers de vous.

DALESME.

Je ne mérite pas tout cela, madame.

ZOÉ.

Demandez à Boulmier nos opinions sur votre compte...
Et madame votre sœur a-t-elle des enfants?

DALESME.

Oui, madame.

ZOÉ.

On la dit dans une position admirable. Mon cher Boulmier, vous me pardonnerez de tomber comme une bombe et de vous déranger, mais c'est ce cher poète qui m'a presque sollicitée, me faisant espérer que ce serait une joie pour monsieur Dalesme de me revoir.

BOULMIER, à part.

Vieille bavarde!

DULUC, bas à André.

Tu as compris? Profite de l'occasion. Va-t'en tout de suite sans regarder en arrière. C'est inconvenant... mais c'est loyal. Je protégerai ta fuite.

DALESME, à Zoé.

Voulez-vous me faire l'honneur de prendre mon bras?

ZOÉ.

Je vous présenterai à mon mari. (A Boulmier.) Vous permettez?

BOULMIER, à part.

Elle l'entraîne! (Haut.) Je fais plus, je vous accompagne.

DULUC.

Qu'avez-vous donc, Boulmier, vous paraissez contrarié?

BOULMIER.

Moi, pas du tout, au contraire. Contrarié? Pourquoi voulez-vous que je sois contrarié? (A part.) Ah! tu plaisantes, toi! Rira bien qui rira le dernier. Je vais voir Demeuve, et il faut que tout se termine ce soir.

Ils sortent.

SCÈNE IX

DULUC, puis GENEVIÈVE.

Pendant toute la scène on entend en sourdine la *Vague*, de Métra.

DULUC, seul.

Jolie chose le commerce et comme l'argent coûte bon marché. A propos d'argent, me voilà une seconde fois ruiné, moi. *La belle Jardinière!* cent vingt francs le costume complet! un mois de mes appointements. Pauvre petite Geneviève, en m'invitant à dîner, elle me condamne à trente jours de pommes de terre! (*Allant s'asseoir.*) O chers souvenirs, que vous me rappelez cruellement et ma solitude présente et l'éternelle absence de ceux qui m'ont aimé!

GENEVIÈVE, entrant.

Eh bien, monsieur Duluc, voilà comment vous tenez vos promesses?

DULUC.

Chère enfant, ce n'était donc pas pour la seconde?

GENEVIÈVE.

C'est très-mal, cela, j'ai refusé pour vous.

DULUC.

J'avais oublié la valse, et le bruit de cette musique avait jeté mon âme dans un monde de sensations et de souvenirs. Mais je fais amende honorable et suis tout à vous.

GENEVIÈVE.

Que c'est donc beau les vers que vous nous avez dits après dîner. *Les Pleurs et les Perles* dédiés à votre amie Marthe! Qu'est-ce que c'est que votre amie Marthe? Je suis bien indiscreète, n'est-ce pas? mais comme cela doit être un grand cœur et une âme noble pour avoir inspiré de telles pensées.

DULUC.

Geneviève, si sans savoir et tout naturellement vous me demandez qui est Marthe, c'est, paraît-il, qu'il faut que vous le sachiez; je vais essayer de vous le dire. A cet instant où l'hiver n'est plus et où le printemps n'est pas encore, on sent dans la nature comme une commotion mystérieuse et de silencieux efforts: c'est la semence

qui germe, le fruit qui se forme, la fleur qui va s'ouvrir. Alors, à travers un ciel chargé de pluie, au milieu de clartés et d'ombres apparaît, mais pour se cacher aussitôt, ce pâle et languissant soleil qui fait les giboulées. Il ne plaît pas ce soleil, souvent on le dédaigne, les portes ne lui sont pas ouvertes, il n'est pas reçu, on ne le salue pas. Cependant c'est lui qui féconde, lui dont les humbles caresses feront éclater plus tard les bouquets, les parfums, les couleurs et toutes les éclatantes fanfares du printemps ! Mon amie Marthe, c'est le soleil de mars !

GENEVIÈVE.

Qui est-elle et où habite-t-elle ?

DULUC.

Vous voulez le savoir ?

GENEVIÈVE.

Oui.

DULUC.

Même si vos beaux yeux devaient pleurer ?

GENEVIÈVE.

Oui.

DULUC.

Elle demeure à Mérande et on l'appelle madame Dalesme.

GENEVIÈVE.

Madame Dalesme !!!

DULUC.

Dans sa jeunesse il rencontra une femme belle, malheureuse et abandonnée de son mari ! Marthe et André s'aimèrent comme on s'aime quand on ne sait encore rien de la vie. Ils ne se sont pas quittés depuis. Seulement, quand il y a huit jours, vous êtes entrée dans la maison, Marthe en est sortie ! Vous étiez la société, le monde, le devoir, et devant vous la femme sans nom, sans droit, a été forcée de franchir ce seuil derrière lequel étaient tous ses souvenirs, toutes ses pensées et toutes ses tendresses !

GENEVIÈVE.

Alors c'est moi, c'est ma présence, ma... curiosité qui l'ont chassée de chez elle ?

DULUC.

Elle n'y est point rentrée depuis ! Croyant qu'un mariage riche peut seul arracher André aux embarras d'argent dans lesquels il se débat chaque jour, elle s'est tue et se sacrifie ! Qui sait si à cette heure, la pauvre femme seule, errante, éperdue à travers la ville, ne marche pas sous la pluie, au milieu des ténèbres, ignorante même du gîte de la nuit. Chère enfant, le bruit court parmi vos invités que monsieur Dalesme vous épouse. Vous savez désormais si ce mariage est possible et si l'honneur ne lui défend pas toute union, fût-ce même celle où la suprême félicité lui serait promise.

GENEVIÈVE.

Si j'ai été inconséquente et folle, soyez indulgent ami, il y a si longtemps que je n'ai plus de mère ! (Prenant le bouquet sur la cheminée.) Elles ne me semblaient pas fanées ce matin!...

DULUC.

Quelles sont ces fleurs ?

GENEVIÈVE.

Ce sont des roses de Mérande ! Le soleil de mars a passé dessus.

Elle les laisse tomber à ses pieds.

DULUC.

Pauvre mignonne !

SCÈNE X

LES MÊMES, BOULMIER, DEMEUVÉ.

BOULMIER, entrant.

Et vous croyez que moi, Boulmier, je suis homme à faire un pas de clerc... (Apercevant sa fille.) Tiens ! tu es ici, fille ? je te croyais au salon.

GENEVIÈVE.

Nous y retournons, papa. Monsieur Duluc va me faire valser... Allons, monsieur Jean.

DULUC.

Ma chère Geneviève, je vais être bien ridicule.

BOULMIER.

Emmenez-la, Duluc, emmenez-la, nous avons à causer.
Fifille, je m'occupe de ton bonheur.

DULUC, à part.

Pauvre petite, comme elle a envie de pleurer!

Duluc et Geneviève sortent.

SCÈNE XI

BOULMIER, DEMEUVE.

BOULMIER.

En voyant Dalesme, à son âge, avec son nom, son talent, vivre seul, gêné, sans relations, je me suis dit : Voilà qui n'est pas naturel, il y a quelque chose là-dessous!... Effectivement. Ne croyez pas que je ne sois point au courant des choses qui s'écrivent. Je lis à mes moments perdus, et dans le temps, j'ai eu à très-bon marché, dans une vente après décès une bibliothèque très-bien fournie. Cherchez la femme a dit un moraliste—Paul de Kock je crois, — c'est ce que j'ai fait. Dalesme vit depuis dix ans avec une dame qui a quitté son mari ou que son mari a quittée, — cette particularité étant un détail ça ne me regarde pas.

DEMEUVE.

C'est un grand malheur! je l'ignorais. Mais comment l'avez-vous su?

BOULMIER.

Je le sais! Mais Divry lui aussi le sait. Comment se fait-il qu'il ne vous en ait rien dit?

DEMEUVE.

Je n'dime pas Dalesme et son nom n'est jamais prononcé entre nous.

BOULMIER.

Donc pour vous en revenir, j'ai cherché la femme et je l'ai trouvée. Depuis notre visite à Mérande, elle n'habite plus chez Dalesme, elle a quitté la maison. — Voilà déjà un bon atout dans notre jeu. — Elle demeure dans un hôtel garni de la rue Jacob; Dalesme, Duluc, tous la cherchent,

mais ignorent son adresse et cependant moi, je l'ai découverte.

DEMEUVE.

Où tout cela vous mènera-t-il ?

BOULMIER.

A ceci !... c'est qu'il faut que Dalesme épouse Geneviève.

DEMEUVE.

Certainement, qu'il le faut et surtout si la chère petite l'aime.

BOULMIER.

Donc il est indispensable de rompre les liens qui l'unissent à sa maîtresse. Demeuve ! ce serait un crime de notre part de laisser ce garçon dans une situation semblable ; il a un énorme talent, une famille des plus honorables, pas d'argent, mais immensément d'avenir !... Il sera mon gendre, il le faut, je le veux, et si ma petite combinaison réussit aujourd'hui ; ce soir même, j'annonce le mariage et le présente à mes amis.

DEMEUVE.

Voyons votre petite combinaison.

BOULMIER.

Nous avons tous eu des maîtresses. Quand j'ai dû épouser madame Boulmier, j'étais aimé depuis quatre ans par une petite personne qui avait été pour moi très-gentille, économe, travailleuse, pas dépensière, bref, je n'avais rien à lui reprocher, je crois même avoir été... Mais enfin tout cela n'était pas une raison. Deux mois avant mon mariage, je lui ai acheté un petit magasin de parfumerie où elle vendait des gants, des brosses, des savons, des objets de toilette et je lui constituai douze cents livres de rente — viagère bien entendu. — Elle est morte six mois après, mais j'ai eu la conscience tranquille, car j'avais fait mon devoir jusques au bout.

DEMEUVE.

C'est son fonds que vous voulez céder à la maîtresse de Dalesme. — La marchandise doit être un peu défranchie.

BOULMIER.

Soyez donc sérieux... On m'a dit que c'était une bonne femme, aimant beaucoup son amant et surtout pas intéressée.

Après...

DEMEUVE.

BOULMIER.

Après? Je lui ai écrit et je l'attends ici ce soir même à heures.

DEMEUVE.

Ici, chez vous, oh!

BOULMIER.

Je n'aime pas les choses qui traînent, je vous l'ai dit; d'une façon ou d'une autre, je veux en finir immédiatement.

DEMEUVE.

C'est grave ce que vous avez fait là.

BOULMIER.

Dalesme entre mes mains sera pour moi la clef de tout... Si je parviens à quelque chose — et je l'aurai bien mérité, surtout après une vie toute de travail et d'abnégation — d'ailleurs comme dit cette vieille bourrique de Coupry : « L'égoïsme individuel fait le salut des masses. »

DEMEUVE.

Vous voulez être député?

BOULMIER.

Pourquoi pas? c'est une noble ambition : Bergerac le marchand de cuivre est bien conseiller général! Allons, franchement, croyez-vous que je ne mérite pas bien d'avoir quelque chose là?.. Quand un homme est décoré, je ne sais pas, mais ça m'impressionne, ça me donne confiance. Dalesme peut tout; avec lui pour gendre, j'arrive à tout. Je suis trop timide, trop modeste. Je n'ose pas... je lui ferai faire les démarches.

JOSEPH, entrant.

Il y a là une dame qui demande monsieur.

BOULMIER.

C'est bien, dans un instant.

DEMEUVE.

Boulmier, je me lave les mains de ce qui va se passer ici.

BOULMIER.

Laissez-moi donc faire, laissez-moi donc...

Demeuve sort.

BOULMIER, après avoir fermé les portes.

Elle est venue! J'en étais sûr! Pour ce qui est de Dalesme, ce n'est pas lui qui me préoccupe; une fois délivré de sa maîtresse, j'en ferai ce que je voudrai... Qu'est-ce que je demande après tout? Le bonheur de fille... et la charrie... Quant à mon argent, je le retrouverai toujours.. Je me suis fait substituer aux droits des Wilson, et s'il n'épouse pas, gare les huissiers! Voilà qui vous rabat l'orgueil d'un commerçant! (n sonne). Faites entrer. (Il tire son portefeuille et frappe dessus). Et bien, ma foi, tant pis, j'irai s'il le faut, jusques à... cinquante mille.

Marthe entre.

SCÈNE XII

BOULMIER, MARTHE.

BOULMIER.

Madame, c'est moi qui vous ai écrit.

MARTHE.

Vous êtes monsieur Boulmier?

BOULMIER.

Lui-même.

MARTHE.

Vous m'avez dit qu'il y allait du salut de monsieur Dalesme, je n'ai pas hésité, quoique cette démarche me soit des plus pénibles.

BOULMIER.

Veuillez vous asseoir, madame. (Bas.) Elle a fort grand air.

MARTHE.

Je vous écoute, monsieur.

BOULMIER.

Je vous ai dit qu'il y allait des intérêts et même de l'avenir de monsieur Dalesme; c'est la vérité.

MARTHE.

Je vous avoue, monsieur, que je ne vois guère en quoi je puis lui être utile à cette heure, et puisque vous savez... notre histoire, vous devez savoir aussi que je ne

puis guère faire autre chose que ce que j'ai fait. J'ai cru qu'il était de mon devoir de quitter sa maison; je suis partie!

BOULMIER.

Ça, c'est très-bien et on vous en sait gré; mais ce n'est pas tout.

MARTHE.

Que faut-il de plus? Parlez, monsieur, parlez, je puis tout entendre.

BOULMIER.

Monsieur Dalesme va se marier!... Vous comprenez bien, n'est-ce pas, que les liaisons comme les vôtres ne peuvent durer toujours. Il vient un moment où la société réclame ses droits et où le monde nous impose des devoirs... Cette heure-là a sonné pour votre amant.

MARTHE, se levant.

Veuillez, je vous prie, monsieur, ne pas prononcer ce mot.

BOULMIER.

Cependant c'est le seul qui exprime la situation de Dalesme près de vous.

MARTHE.

Pour d'autres peut-être, mais pas pour nous.

Elle traverse.

BOULMIER, après un temps.

Soit! Je disais donc...

MARTHE.

Vous disiez que monsieur Dalesme allait... se marier. Après?...

BOULMIER.

Après... après...

MARTHE.

Au fait, monsieur, au fait...

BOULMIER, à part.

Au fait! au fait! mais ce n'est pas déjà si facile! (Haut.) Nous voudrions avoir la certitude de... Comment dirais-je bien?... Oui, la tranquillité absolue de notre côté... nous voudrions être vis-à-vis de vous... dans des termes qui, nous assurant la liberté pour l'avenir... nous laissent sans crainte à votre sujet.

MARTHE.

Je ne comprends pas.

BOULMIER.

Mais il me semble que c'est pourtant assez clair.

MARTHE.

Ce doit être sans doute très-clair pour vous, mais je vous assure que pour moi c'est plus qu'obscur.

BOULMIER.

Ah ! je comprends maintenant l'influence que vous exercez sur l'esprit de Dalesme. (A part.) On n'en agit pas avec elle comme avec une grisette. — Ce sera cher ! — Il tire son portefeuille et va doucement vers la table d'étaler. Marthe ne le perd pas un instant de l'œil.

MARTHE.

Vous voulez m'acheter ? vous m'avez fait venir espérant que je consentirais à me faire payer mon sacrifice, et à escompter ma douleur ! Vous m'arrachez le cœur, mais vous me donnez de l'argent ; vous m'assassinez... mais vous me donnez de quoi vivre ! Monsieur, ce que vous venez de faire est vraiment indigne !

BOULMIER.

Mais, après tout, madame, vous n'êtes pas la femme de Dalesme, vous n'êtes que sa maîtresse !...

MARTHE.

Sa maîtresse ! C'est vrai ! mais le dévouement a légitimé l'amour et la fidélité a purifié la faute !

BOULMIER.

Il n'y a de légitime que les justes noces. C'est le code qui le dit.

MARTHE, lui prenant le bras et l'arrêtant.

Répondez-moi, monsieur ! il le faut, je le veux, je l'exige ! Monsieur Dalesme a-t-il trempé dans cette infamie ? êtes-vous d'accord pour cette bassesse, est-il de moitié dans ce marché odieux ? répondez !

BOULMIER.

Madame, mais...

MARTHE.

Oh ! non, non ! Si cela est vrai, s'il est votre complice, ne me le dites pas ! ne me le dites pas ! Je n'avais plus que son estime... il ne me resterait plus rien !

BOULMIER.

Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que monsieur Dalesme aime ma fille.

MARTHE, tombant sur le canapé.

Ah ! c'est affreux !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, DULUC, puis GENEVIÈVE.

DULUC, entrant.

Marthe !

MARTHE.

Jean ! à moi ! à moi !

DULUC.

Vous ici ? qu'y vous y a amenée ?

MARTHE, montrant Boulmier.

Monsieur.

DULUC.

Lui !

MARTHE.

Oui, lui qui vient de prendre votre amie pour une fille ! lui qui non content de briser mon âme, de broyer mon cœur et d'insulter à mon infortune, n'a pas craint de m'offrir ici même, le prix du sacrifice et de l'immolation... (Geneviève entre par le fond et écoute.) Regardez ! l'argent y est encore, et en le comptant, vous pourrez connaître à combien on évalue mes larmes et de quelle somme on peut payer mon désespoir!!!

DULUC.

Décidément, monsieur Boulmier, vous êtes un...

Il s'avance.

GENEVIÈVE, qui est entrée, se jette entre son père et lui.

O ami ! grâce ! grâce pour lui ! c'est mon père et c'est par tendresse pour moi qu'il a tout fait ! (Allant vers Marthe qui pleure sur le devant de la scène à gauche.) Nous vous demandons pardon, madame, et c'est à moi de vous accueillir dans notre maison.

MARTHE.

Oh ! la chère enfant !

DULUC.

Malgré le souvenir de ceux qui vivaient ici et qui sont morts, malgré cette malheureuse que voilà, courbée sous la honte et l'outrage, malgré tout cela, Boulmier je vous pardonne: un ange a prié pour vous !!!

ACTE QUATRIÈME

Au premier plan à gauche, le coin de la maison Dalesme, un escalier descendant au jardin. — De grands arbres, un banc rustique. — Dans le fond, à travers les arbres, à droite, on aperçoit une partie de la cabane de Duluc.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, DULUC.

MARTHE, descendant de la maison.

Merci, cher ami; car grâce à vous, j'ai pu revoir une dernière fois ce qui fut ma vie et ne sera plus désormais qu'un déchirant souvenir... Merci et adieu, car nous ne nous reverrons plus.

DULUC.

Qu'allez-vous devenir? Où allez-vous aller?

MARTHE.

J'ai trouvé une place de dame de compagnie chez une créole.

DULUC.

Mais c'est l'esclavage que vous acceptez là!

MARTHE.

Peut-être! Cependant elle m'a semblé bonne femme.

DULUC.

Une vieille demoiselle?

MARTHE.

Oui.

DULUC.

Combien de chiens?

MARTHE, souriant.

Trois.

DULUC.

Ça vous fera quatre maîtres.

MARTHE.

M'a-t-il reçue, ce monsieur Boulmier! Enfin! il ne savait pas cet homme! Il aime sa fille!

DULUC.

Oui, les loups aiment leurs petits quand ils sont jeunes... C'est décidé, vous voulez partir?

MARTHE.

Dans une heure, je ne serai plus chez vous.

DULUC.

Alors, c'est bien vrai. Vous nous quittez, vous abandonnez vos amis comme cela, tout d'un coup, sans crier gare? Eh bien! ma mie, que vais-je devenir, moi?... Personne ne viendra plus dîner de temps en temps dans ma pauvre cabane! Je vous y recevais bien cependant!... Je faisais tous mes efforts pour vous servir à votre goût... Que de fois j'ai cherché du thym dans la forêt pour parfumer la serviette que vous alliez déplier en vous asseyant à la table de votre vieil ami!... Qui est-ce qui fera mou tric-trac? Personne ne sait plus cela aujourd'hui, c'est un jeu perdu! Vortex qui vous entourait dans des cercles de joie quand vous arriviez, il va vous chercher partout. Vous l'aviez habitué à son morceau de sucre... qui le lui donnera maintenant?

MARTHE.

Mon ami, mon cher ami!

DULUC.

Et puis voilà l'hiver! Quand Victoire allumera la grande cheminée, pour qui la bûche flambra-t-elle?... Qui causera, qui rira? André sera seul, devant moi, silencieux, désespéré; et quand on frappera à la porte, nous relèverons tous deux la tête, croyant que c'est Marthe qui revient; mais Marthe sera partie, partie pour ne plus revenir.

MARTHE.

Tout ce que vous me dites là, vous le sentirez, vous l'éprouverez; mais André a d'autres choses dans la tête!

Il aime ses fourneaux, ses machines, ses inventions; moi, je ne suis pas son œuvre!

DULUC.

Mais il vous aime toujours, il n'a jamais cessé de vous aimer.

MARTHE.

Il a besoin d'argent, de beaucoup d'argent. J'ai contracté une dette lourde envers monsieur Dalesme... Aujourd'hui c'est l'échéance!...

DULUC.

Mais vous pensez bien qu'il n'épousera pas Geneviève. Je l'ai revue, Geneviève.

MARTHE.

Vous l'avez revue ?

DULUC.

Oui, je l'ai rencontrée... hier!

MARTHE.

Oh! cher ami... Est-ce que?...

DULUC.

Moi!... allons donc! dix-huit cents livres de rente, et à moins que j'en constitue un majorat... — Et puis son père lui a déjà trouvé un mari; — un jeune homme charmant qui n'a jamais mis le pied dans un café. — (Après un silence.) Restez avec nous, ingrate, ne quittez point celui qui vous aime, car lui et votre ami seraient à jamais seuls!

MARTHE.

Vous parlez toujours de lui, de vous, des autres.. Eh bien! et moi? Ne voyez-vous donc pas que depuis une heure, je ne fais que mentir à Victoire, à vous, à moi-même? Je dis que je veux partir, et je n'en ai ni la volonté ni le courage! Le devoir me pousse, le malheur me chasse, le monde me jette hors de cette maison; mais folle, je m'accroche aux tentures; désespérée, je me retiens aux meubles; furieuse, je déchire mes ongles aux murailles!... Ma tête est en feu et mon cœur est en sang!... Mais vous le voyez bien, je dis: je m'en vais et je reste! Je crie: adieu, et je ne bouge pas!

DULUC.

Ah! ah! voilà que je retrouve Marthe!

MARTHE.

Alors, vous pensiez que je m'en allais tranquille, résignée, peut-être même fière du sacrifice accompli, et largement payée par les caresses de ma conscience! Tout ce que je viens de faire, Jean, je l'ai fait dans la fièvre, dans le délire, inconsciente de ce que j'accomplissais!... Depuis huit jours, je marche, allant du désespoir à la folie! Ce n'est pas un sacrifice que le devoir m'impose, c'est une immolation, c'est une torture, c'est un supplice! Mais, cet homme, il m'appartient, mais ce cœur, je l'ai acheté par dix années de dévouement et d'amour!... Pour l'entendre me parler, pour le voir me sourire, il n'y a pas de pacte que je ne sois prête à signer, pas de prodiges dont je ne me sente capable!... Oui, oui, tout, tout, mais pas la rupture, pas la séparation! Ah! qu'il vienne! qu'il vienne! J'ai menti, Jean, j'ai menti! Je voudrais rester!

DULUC.

Quels sont donc ces gens-là?

SCÈNE II

LES MÊMES, LEGIFLÉ, et SON CLERC.

LEGIFLÉ, entrant le lorgnon sur l'œil, mis avec la dernière élégance. —
Il lorgne.

La jolie femme! Veuillez m'excuser, madame, du trouble que vous apporte ma présence. Je suis chez monsieur Dalesme, n'est-ce pas? (Duluc se retire au fond.) C'est à madame Dalesme que j'ai l'honneur de parler?

MARTHE.

Non, monsieur.

LEGIFLÉ, regardant ses papiers.

Ah! c'est vrai, j'oubliais! Monsieur Dalesme, célibataire... C'est que s'il était marié, ça changerait beaucoup les choses; l'épouse ayant droit à ses reprises, la maison, les meubles appartenant à la communauté et ne faisant pas partie de l'actif commercial, vous pourriez, madame, en revendiquant vos droits et par une simple opposition... Croyez qu'en cette circonstance, je serais on ne peut plus flatté de me mettre à votre disposition pleine et entière.

MARTHE

Mais que voulez-vous dire, monsieur ?

LEGIFLÉ.

C'est vrai, madame, rien qui vous intéresse puisque vous n'êtes pas l'épouse ; seulement permettez-moi, si vous avez quelque chose ici vous appartenant, de me mettre à votre discrétion ; un bordereau en bonne règle de tous les objets...

MARTHE.

Mais qui êtes vous donc ?

LEGIFLÉ.

Maitre Legiflé, huissier près le tribunal civil ; je viens pour saisir.

MARTHE.

Saisir ?

LEGIFLÉ.

L'immeuble, les constructions en cours et le meuble meublant.

DULUC, à part.

Et tout généralement quelconque.

LEGIFLÉ.

Mais c'est charmant ici ! Une véritable bonbonnière, un vrai nid de tourtereaux !... Dans dix ans, quand j'aurai vendu, je veux une habitation semblable.

DULUC, à part.

Elle sera bâtie en protêts, recouverte avec du papier timbré, tapissée avec des affiches jaunes et payée à coups d'exploits.

LEGIFLÉ, après avoir admiré.

Mes compliments, mes compliments ! J'ai saisi l'usine ce matin.

MARTHE, altérée.

Monsieur Dalesme est donc près de la ruine ?

LEGIFLÉ.

Je l'ignore ; mais ne vous troublez en quoi que ce soit de ce que j'ai fait à Paris et vais continuer ici... Saisie

conservatoire, simple mesure de précaution. J'instrumente en vertu d'un jugement de référé, à la requête d'un sieur Guérin contre Dalesme pour la somme de cent mille francs passée à mon client par monsieur Boulmier et primitivement souscrite en faveur de messieurs Wilson et compagnie... sans date.

MARTHE.

Il est perdu !

DULUC, à part.

Guérin, c'est bien ça ! Guérin vend et Boulmier... touche ! Je le connais ce Guérin-là. — Marthe, retournez chez moi.

MARTHE.

Eh bien ! Jean, étions-nous assez fous ? Ah ! vous croyiez que le malheur se laisserait ! Lâche que j'étais !

Elle sort précipitamment.

DULUC, à part.

Je me charge de cet homme !

LEGIFLÉ.

Les beaux arbres, quelle végétation splendide ! (Apercevant Duluc.) Pardon, mon brave, quel est cet arbre ? Je ne connais pas cette essence.

DULUC, lui frappant un petit coup sec sur son chapeau.

Si vous ôtiez votre chapeau et lui demandiez poliment son nom, peut-être vous répondrait-il !... Soyez respectueux envers lui, maître Legiflé, cet arbre a des ancêtres !...

SCÈNE III

LEGIFLÉ, DULUC.

LEGIFLÉ.

Comment ? comment ?

DULUC.

Vous avez saisi l'usine de Dalesme ?

LEGIFLÉ.

Je ne sais si je dois...

DULUC.

N'y mettez pas d'aigreur, monsieur l'huissier... Tel que vous me voyez, je suis si bon garçon. Quand vendra-t-on ?

LEGIFLÉ.

Je vous vois venir, vous êtes un acheteur, vous !

DULUC.

Non, c'est trop petit pour moi. Quand vendra-t-on ?

LEGIFLÉ.

Mais...

DULUC.

Plus de ressources s'il ne paie pas, hein ?

LEGIFLÉ.

Qu'il dépose ! un concordat le libère et lui permettra de marcher comme de plus belle... Ce que je vous dis là n'est pas dans mes intérêts, mais, vous avez déjà dû vous apercevoir à mes allures, que je ne comprends que les affaires faites vivement et de haut... Je suis un novateur, moi, et j'ai la prétention de faire école... J'ai enlevé la poussière de l'huissier pour montrer l'officier ministériel.

DULUC.

C'est une belle mission que la vôtre ! vous êtes à la magistrature ce que le dentiste est à la médecine.

LEGIFLÉ.

Quel dentiste ?

DULUC.

Seulement, vous avez la devise contraire : arrachez, mais ne guérissez pas !

LEGIFLÉ.

Vous vous moquez, je crois.

DULUC.

Pardonnez-moi en faveur de l'intention.

LEGIFLÉ.

Vous êtes du pays ?

DULUC.

Un peu ; j'habite là, vous voyez, la maison recouverte en chaume.

LEGIFLÉ.

Pourrais-je trouver ici quelqu'un de sûr et que je placerais comme gardien de la saisie ?

DULUC.

Combien donnez-vous au garnisaire ?

LEGIFLÉ.

Trois francs par jour.

DULUC.

Et nourri ?... Je me proposerais bien, mais la vente ne devant avoir lieu que dans trois mois, et comme dans ce temps-là, les arbres n'auront plus de feuilles, le gazon plus de verdure et les rosiers plus de roses, vous pourriez me faire mettre en prison comme gardien infidèle ! Adressez-vous pour ce métier-là à l'un des domestiques de Dallesme ; il les a comblés de bienfaits.

LEGIFLÉ.

Quel drôle d'original ! Allons, monsieur mon clerc, apprêtez-vous, nous commençons par en bas.

DULUC.

Vous allez tout saisir ?

LEGIFLÉ.

Tout !

DULUC.

Même le soleil ?

LEGIFLÉ, riant.

Ah ! cela n'est pas de ma compétence...

DULUC.

Mais vous entrez là-dedans comme chez vous ?

LEGIFLÉ, sentencieux.

La justice est partout chez elle, monsieur, et je suis l'exécuteur...

DULUC, à part.

Des basses œuvres. (Montrant le clerc qui remonte.) Et voilà son sidi !

Legiflé entre dans la maison.

SCÈNE IV

DULUC seul, puis ANDRÉ.

DULUC.

Boulmier! Guérin! Pauvre Dalesme, s'il est dans ces quatre poignes-là, il ne doit plus compter que sur un miracle! Voilà dans quel terrain tombe le fruit de dix années d'énergie et de courage! Je suis tranquille, ces dignes forbans l'arroseront avec la sueur d'autrui, et pour eux il poussera des pommes d'or! (Regardant.) Voilà Dalesme! Est-il accablé!

ANDRÉ, il tombe sur un banc.

Quel délaissement! Ma pauvre amie s'en est allée!.. Je ne la verrai plus! j'ai fouillé Paris, mais rien, rien! Ah! si Marthe était auprès de moi, tout me semblerait facile!

DULUC.

André, la lutte n'est plus possible; on a saisi tes ateliers ce matin.

ANDRÉ.

Saisi?

DULUC.

Et à cette heure un huissier est dans ta maison!

ANDRÉ.

Mais j'ignorais tout! Qui donc a le droit de me faire saisir?

DULUC.

Boulmier qui se venge et l'exécute sous le nom de Guérin, son homme de paille! Si tu ne te sens pas la force de tout perdre pour garder Marthe, laisse-la partir, car en face de regrets de ta part, l'avenir serait pour toi un supplice et pour elle un martyr!..

SCÈNE V

LES MÊMES, DEMEUVÉ.

DEMEUVÉ, *entrant.*

Eh bien, qu'apprends-je ? Dalesme, vous m'avez trompé, vous n'avez tenu aucune de vos promesses.

ANDRÉ.

Je n'ai trompé personne, monsieur. C'est moi que le sort a trahi. Je vous remercie de vos bontés, mais de grâce, n'aggravez pas ma peine par vos reproches.

DEMEUVÉ.

Quoi ! immobile, inerte, vous acceptez la ruine et la honte, et tout cela pour une femme ! A votre âge, agir ainsi est impardonnable.

ANDRÉ..

Ah ! monsieur !

DEMEUVÉ.

Je n'ai pas le droit de garder le silence ; j'étais l'ami de votre père, un grand honnête homme, et c'est en son nom que je parle !... vous avez reçu de lui une fortune et un nom sans tache. En perdant l'une, vous compromettez l'honneur de l'autre. La faillite c'est la honte, Dalesme. On dit que certains en vivent ! j'en ai connu, moi, qui en sont morts !

DULUC, *à part.*

L'huissier instrumente, mais lui opère !

DEMEUVÉ.

Donnez-moi votre parole d'honneur d'agir à ma guise, et je ferai tout au monde pour sauver votre industrie qui sombre et votre crédit qui demain sera perdu... Quittez votre maîtresse !

LEGIFLÉ, *à la fenêtre.*

Une pendule en bronze représentant l'amour pris dans ses propres filets.

DULUC.

Tiens, Legiflé qui a le mot en situation.

DEMEUVE.

Avez-vous bien songé aux conséquences qu'entraînerait un aveuglement aussi funeste? Connaissez-vous exactement la position sociale d'un industriel qui a failli?... Avez-vous réfléchi au sort réservé à ce malheureux que la loi frappe de mort dans sa force et dans sa vie?... à ce déshérité qui n'a plus rien et ne peut plus rien avoir, à ce débiteur insolvable que son créancier traîne enchaîné jusqu'au tombeau? à ce mineur en cheveux blancs qu'une tutelle sans fin domine, asservit et déshonore? à cet homme incomplet marchant à la remorque des autres hommes, et qui privé de tous ses droits, est assujéti à tous les devoirs?... à ce citoyen sans patrie, électeur sans bulletin, époux sans pouvoir, père sans prestige, enfin, à ce commerçant ruiné, et qui, au lieu de nom n'a plus au tribunal qu'un chiffre sur son dossier, celui de son passif, comme le forçat un numéro sur son bonnet de galérien?...

ANDRÉ.

Mais je n'ai rien fait pour mériter une telle honte! Ah! monsieur! monsieur! si vous saviez! si vous pouviez savoir...

DEMEUVE.

J'en ai connu qui avaient souffert plus que vous, aussi honnêtes que vous, et qui sont cependant ce que je viens de dire! Ai-je votre parole?

ANDRÉ.

Ne me tentez pas, monsieur, ne me tentez pas! Duluc, tu vois ma peine, mes anxiétés, mes angoisses; que faire?

DULUC.

Du moment qu'en cette matière vous avez besoin d'un conseil, André, je n'en ai pas à vous donner.

ANDRÉ.

Ah! vous le voyez bien, monsieur, lui aussi dit que je serais un misérable!...

LEGIFLÉ.

Un placard contenant des robes et ajustements de femme. Possesseur inconnu. Le tout réservé jusqu'à plus amples...

La voix se perd.

DEMEUVE.

Vous entendez, Dalesme, un bien triste écho commente mes paroles.

DULUC.

Je te croyais plus fort et au-dessus de tous les sacrifices!

ANDRÉ.

Ah! tu ne comprends pas ce que je perds! Tout ce que j'ai tenté, tout ce que j'ai produit! tout s'écroule au milieu des éclats de rire de mes compétiteurs et de mes ennemis!

DULUC.

Ne crois pas qu'on soit grand sans souffrir; l'esprit ne domine qu'en martyrisant la bête!

DEMEUVE.

Enfin! Entre les conseils d'un poète et ceux d'un banquier, il y a peut-être une moyenne à prendre. Je vous donne vingt-quatre heures. Soyez un homme et je tiendrai ma promesse.

ANDRÉ.

Mes idées ne changent pas en vingt-quatre heures.

DEMEUVE.

Mais quel philtre cette femme vous a-t-elle donc versé? Ce n'est plus de l'amour, c'est de l'ivresse.

ANDRÉ.

C'est de l'estime.

DULUC.

Bien

ANDRÉ.

Monsieur Demeuve, j'ai deux dettes à payer: la dette commerciale et la dette d'honneur... Entre les deux, je ne saurais hésiter.

DULUC.

Maintenant que je suis sûr de toi, je puis tout te dire... Marthe est libre, Régis est mort...

ANDRÉ.

Marthe est libre et elle ne m'en a rien dit... Où est-elle?

DULUC.

Chez moi. Où veux-tu qu'elle soit?

André va sortir.

DEMEUVE, l'arrêtant du geste.

Où allez-vous ?

ANDRÉ.

Je vais payer la dette d'honneur!

Il sort.

SCÈNE VI

DEMEUVE, DULUC, puis GENEVIÈVE,
et VERNIER.

DEMEUVE.

Ah ! monsieur Duluc, voilà des sentiments sublimes, mais je crains bien qu'ils ne fassent afficher le nom de votre ami au tribunal de commerce... Adieu, monsieur.

DULUC, souriant.

Bonsoir, docteur.

DEMEUVE, s'arrêtant devant Geneviève qui entre suivie de Vernier.

Geneviève ! comment, mon enfant, vous ici ?

GENEVIÈVE.

Oui, monsieur Demeuve.

VERNIER, à Duluc.

J'espère que nous arrivons à temps.

GENEVIÈVE.

Monsieur Demeuve, il ne sera pas dit que celui qui s'est assis à notre table, sera par nous plongé dans une infortune, que moins que personne il mérite... Si ma présence ici vous semble une inconvenance, pardonnez-moi, car le devoir commande. Il faut sauver monsieur Dalesme.

DEMEUVE.

Certainement qu'il le faut, mais il ne veut rien entendre.

DULUC.

Mais, chère enfant, vous ne vous appelez pas Gene-

viève Boulmier, vous n'arrivez pas de la rue Laffitte, vous venez tout droit de l'arche, on vous nomme la colombe!... (Saisissant les papiers timbrés que Legiflé a à la main et qui descendent l'escalier.) Et voici la branche d'olivier!

GENEVIÈVE, prend le papier, le regarde et le déchire.

Je ne sais pas lire ces choses.

LEGIFLÉ.

Mes actes, ma saisie!

GENEVIÈVE.

Je suis mademoiselle Boulmier!

DULUC, dans l'oreille de Legiflé.

Dit Guérin! (Reconduisant Legiflé.) Maître Legiflé, permettez-moi de vous mettre à la porte, mais comme vous êtes de la nouvelle école, c'est par la main que je vous reconduis.

GENEVIÈVE.

Faisons notre compte, monsieur Vernier... (A Demeuve.) Votre carnet, s'il vous plait, monsieur Demeuve?...

DEMEUVE, tirant son portefeuille.

Mon carnet! mon carnet! le voilà! Mais en vérité, je ne sais plus où j'en suis.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BOULMIER.

BOULMIER, en sœur.

Fille! Où est fille? Comment! tu as l'effronterie de me faire dire que tu es ici, j'arrive et qu'est-ce que je trouve? Cent mille francs par terre! Alors, il va falloir que je rembourse Guérin, moi! Jamais je ne te pardonnerai.

GENEVIÈVE.

Pardon, papa, mais laissez-moi finir mon addition.

VERNIER, à part.

Que tu paieras probablement.

GENEVIÈVE.

Est-ce votre chiffre?

VERNIER,

Oui, mademoiselle.

BOULMIER.

Me parleras-tu, Geneviève! Mais qu'est-ce que c'est que tout ça? Vous aussi, Demeuve? Mais que faisons-nous ici?

DEMEUVE.

Demandez-le-lui!

GENEVIÈVE.

Papa, depuis hier onze heures et demie, vous me devez la somme de cinq cent soixante-seize mille sept cent quarante-deux francs quinze centimes.

BOULMIER.

Moi! je ne dois rien à personne!

GENEVIÈVE.

Pardon, je suis majeure.

BOULMIER.

Déjà!

GENEVIÈVE.

Et je demande mes comptes...

BOULMIER.

Des comptes? quels comptes? je suis ton père!...

GENEVIÈVE.

C'est justement pour cela que vous me devez cinq cent soixante-seize mille sept cent quarante-deux francs quinze centimes...

BOULMIER.

Ce n'est pas possible... j'ai mal entendu...

GENEVIÈVE.

Vous aurez l'obligeance de faire déposer en mon nom, chez monsieur Demeuve, une somme de trois cent mille francs au crédit de messieurs Dalesme et compagnie... Mon mari et moi devenons ses associés.

BOULMIER.

Ton mari!...

GENEVIÈVE.

Nous entrons dans les affaires.

BOULMIER.

Ton mari! quel mari?

GENEVIÈVE.

Celui que j'ai choisi... Vous me l'aviez permis.

BOULMIER.

A-t-il de la fortune au moins?

DULUC, qui est entré.

Le cri de l'âme!

GENEVÈVE.

Pas un sou, papa... Aussi nous allons faire des affaires, toujours des affaires.

DEMEUVE.

Elle a été à bonne école!

BOULMIER.

Mais encore une fois, me répondras-tu? quel mari?
(Geneviève baisse les yeux et dégage Duluc de la main.) Duluc!

DULUC.

Moi!

BOULMIER.

Duluc! il ne manquait plus que cela!

Il tombe sur le banc.

DEMEUVE.

Il va avoir une attaque d'apoplexie.

VERNIER.

Ce n'est pas probable, on vient de le saigner.

DULUC.

Moi! votre mari! mais c'est impossible, mademoiselle...

GENEVÈVE, à Duluc.

Impossible, dites-vous! Et moi qui croyais que vous m'aimiez!...

DULUC.

Eh bien! oui, je vous aime, car vous êtes la grâce exquise et la bonté parfaite. Votre sourire est une caresse et votre regard une consolation... Oui, je vous aime, mais par cela même, je ne puis accepter votre sacrifice, car vous vous sacrifiez! Vous n'avez songé à ce mariage que pour sauver mon ami.

GENEVÈVE.

On ne se sacrifie pas quand on espère être heureuse.

DULUC.

Non! Laissez-moi dans ma solitude et dans mon isolement, et si parfois le fardeau devient trop lourd, je dirai tout bas « Geneviève » et je serai consolé.

BOULMIER, qui a écouté et se lève.

C'est bien, Jean, c'est très-bien ce que vous faites-là... vous êtes un honnête homme... je l'ai toujours dit,

d'ailleurs, agir autrement serait une indécatesse. (A sa fille.) Allons-nous-en!

GENEVIEVE.

Non, papa, vous m'avez permis d'épouser l'homme qui me plairait.

BOULMIER.

Eh bien, si je te l'ai promis hier, je te le défends aujourd'hui. Mais songe donc, petite malheureuse, que toute sa vie il s'est laissé voler, duper, piller par tout le monde. Que diable! j'en sais quelque chose.

DULUC.

Ça, c'est vrai.

BOULMIER.

Tu vois, il en convient.

GENEVIEVE.

Je n'aurai pas d'autre mari.

BOULMIER.

Mais puisqu'il n'a pas le sou!

GENEVIEVE.

Il a le nom de son père, un nom sans tache...

DEMEUVE.

C'est une dot rare, par le temps qui court.

BOULMIER.

Fille aussi porte un nom sans tache et de plus elle apporte cinq cent mille francs...

VERNIER.

Pardon, cinq cent soixante-seize mille sept cent quarante-deux francs quinze centimes.

BOULMIER.

Raison de plus... De quoi se mêle-t-il celui-là? Jean, vous êtes un bon garçon, j'ai confiance en vous : Refusez!

DULUC.

Papa Boulmier, que feriez-vous à ma place?

BOULMIER.

Moi!... je... (A sa fille.) Tu feras les sommations.

GENEVIEVE.

Eh bien, je les fais. (A chaque sommation elle l'embrasse, à la troisième c'est Boulmier qui embrasse sa fille.) Une, deux, trois!

BOULMIER

Ah! petit serpent, va!... Au moins tu jures que tu viendras me voir quelquefois?

Marthe et André apparaissent se tenant enlacés.

DULUC

Marthe! Marthe! venez écouter la fin d'un conte de fée! Je l'épouse et elle dit qu'elle m'aimera... André, nous entrons dans les affaires et je deviens ton associé. Sois sans crainte, je n'irai jamais.

MARTHE.

Chère enfant, c'était donc de vous que tout salut devait venir

ANDRÉ.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter madame Dalesme.

MARTHE.

De la plus humiliée, tu me fais la plus fière.

BOULMIER

C'est égal, Jean, je n'aurais j'amaïs cru cela de vous.

DULUC.

Ni moi non plus.

BOULMIER.

Alors, il va falloir que je vous donne ma fille?

DULUC.

Ce sera la première fois que vous donnerez quelque chose pour rien.

FIN

